

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

1878.

LECTURES

DU SOIR.

LE FOYER DOMESTIQUE,

JOURNAL MENSUEL.

Littérature, Histoire, Biographies, Voyages et Légendes.

Rédigé par un Comité d'Écrivains Catholiques.

UN MORCEAU DE
MUSIQUE
CHAQUE MOIS.

Les lettres doivent être adressées à Mr. l'Administrateur du *Foyer Domestique*, à Ottawa.

TROISIÈME ANNÉE.

OTTAWA

1er Octobre 1878.

ABONNEMENT

\$2 par An,
PAYABLE D'AVANCE

OU

\$3 dans le cours de l'année.

Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

SOMMAIRE.

	PAGES.		PAGES.
Littérature.		Bibliographie.	
La Fille du Brigand (Nouvelle), par Eugène L'Écuyer (<i>Suite et fin</i>).....	457	Dictionnaire de Droit et de Procédure, par A. L. DESAULNIER, avocat.....	492
Forestiers et Voyageurs. Etude de Mœurs, par J. C. TAFFÉ (<i>Suite</i>).....	475	Annuaire de l'Université Laval.....	493
Poésies.		Annuaire de Ville-Marie, par le Chevalier HUGUET-LATOUR, de Montréal.	493
Sagesse et Folie, par J. A. BÉLANGER.....	473	L'École sans Dieu, par Mgr. de SÈGER.	493
Orphelins.....	497	Education.	
Beaux-Arts.		Bref du Pape Léon XIII, adressé au Supérieur-général des Frères des Écoles Chrétiennes.....	496
Études sur les Beaux-Arts (<i>Suite</i>), par G. SMITH.....	483	Collaboration.	
Musique.		Célébration du 25 ^e anniversaire de la fondation de l'Institut-Canadien-Français d'Ottawa (<i>Suite</i>).....	498
Le Papillon, Romance.....	486	Nécrologie.	
Archéologie.		Madame Thomas LAPOINTE, de Terrebonne.....	503
Intérieur de l'Église du Saint-Sépulchre, à Jérusalem.....	497	Messire Thos. CARON, V. G., de Trois-Rivières.....	504
Biographies.		Maximes et Pensées.	
<i>Galerie des Hommes Illustres :</i>		Diverses pensées.....	475, 490, 498, 503
Le Vénérable J. B. de la SALLE.....	485	Variétés.	
Le Marquis de LORRE, Vice-Roi du Canada.....	489	Les Poètes chrétiens, par le Vicomte A. de VILLENEUVE.....	485
<i>Galerie des Femmes Illustres.</i>		Role du feu dans l'univers, par J. C. P.	501
La Reine Victoria.....	491	La Femme, par J. N. DUQUET.....	502
Légendes.			
La Cathédrale de Cologne, par SAINT MARC-GIRARDIN.....	493		

Bulletin des Annonces.

Comme le **Foyer Domestique** pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DU Foyer les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la 1ère insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

VICTOR Sewing Machine

Une de ces célèbres machines à coudre est en vente au Bureau du **Foyer Domestique**, pour \$45, valant au moins soixante piastres.

On exigera \$18.00 comptant et la balance payable \$4 par mois.

S'adresser à cette Imprimerie.

ENFIN !

Nous avons atteint les plus bas prix. Nos **Orgues** et nos **Pianos** entièrement neufs et garantis pour cinq ans, sont à la portée de tous les bourses

LES

Meilleurs Instruments,
AUX PRIX

LES PLUS RÉDUITS.

Pianos et Orgues
de la Maison

" CORNISH "

L'élasticité de touche, la pureté du son et la beauté de construction de ces instruments ne peuvent être surpassées.

Il ne vous en coûtera rien

pour les essayer. Nous les envoyons à l'épreuve pour dix ou quinze jours et nous payons le transport, aller et retour s'ils ne sont pas tels que nous les représentons. Nous ne vous demandons pas d'argent, avant que vous n'ayez constaté que l'instrument est bien tel que nous le décrivons. Demandez-nous notre nouveau catalogue illustré.

CORNISH & Cie.

Washington, New Jersey.

AVIS IMPORTANT.

On peut obtenir les Instruments ci-dessus mentionnés, par l'entremise de l'Administration du **Foyer Domestique**, à des conditions très libérales, tant pour la facilité des paiements que pour le prix.

Ottawa, 1er Septembre 1878.

Les Machines à Coudre SINGER

281 Rue Notre-Dame,

Montreal.

La nouvelle Machine à coudre des Familles de la Compagnie manufacturière **SINGER** dépasse toute concurrence, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de constater le nombre considérable de Machines à coudre vendu durant ces quelques dernières années, savoir :

En 1871.	la vente fut de	181,260
En 1872	do do	219,758
En 1873	do do	232,444
En 1874	do do	241,679
En 1875	do do	249,852

Ce simple aperçu fait assez voir combien les Machines à coudre de la fabrique **SINGER** sont populaires, puisque la vente va toujours en augmentant, chaque année.

Cette nouvelle Machine à coudre des Familles peut exécuter une quantité d'ouvrage que l'on croyait autrefois impossible de faire à la machine. Nous prétendons et sommes en mesure de prouver que c'est la moins chère, la plus belle, la plus délicatement arrangée, la plus parfaitement agencée, la plus facile et la moins fatigante à manœuvrer de toutes les machines à coudre des familles. Elle est remarquable non seulement pour l'étendue et la variété de sa couture, mais aussi à raison de la diversité des tissus avec lesquels elle exécute des coutures également faciles et parfaites, car on peut employer le cordonnet de soie, le fil de toile ou de coton, ténu ou épais, et dans tous les cas on obtient le point élastique fermé intérieurement, égal des deux côtés de l'étoffe cousue. Ainsi l'on peut coudre du castor ou du cuir, avec beaucoup de soidité et une parfaite uniformité de points ; et le moment d'après cet instrument infatigable peut être ajusté pour de fins travaux sur la gaze ou les fils de la Vierge, ou pour remplir la tarlatane, ou pour froncer, ou pour presque tous les autres ouvrages exécutables avec des doigts agiles.

Quelle que soit l'espèce de la machine des familles, elle est livrée (sans augmentation de prix) avec un *Ourléur* et *Tresseur*, un *Tournevis*, un *Bi-don* plein d'huile, une douzaine d'*Aiguilles* assorties, une *Aiguille* plaquée extra, et des *Instructions* pour se servir de la machine à coudre.

Pour plus amples détails, voyez nos Circulaires illustrées, que nous fournissons sur demande.

En commandant l'achat des machines, il faut indiquer leur *Espèce* et leur *Prix* assez clairement pour prévenir toute possibilité d'erreur. Toute commande doit être accompagnée du montant du prix, à moins que l'acheteur ne préfère payer sur livraison, quand l'expédition est faite par l'Express.

S'adresser à l'Agent,

281, Rue Notre-Dame,
MONTREAL.

MACHINES A COUDRE

DE

WHEELER & WILSON,

Nos. 1 et 3, Place d'Armes,
MONTREAL.

Médailles obtenues des *Grandes Expositions Universelles de Londres* (1862) *Paris* (1867), *Vienne* (1873), et *Philadelphie* (1877).

Les Machines à coudre de Wheeler & Wilson sont adaptées à toutes sortes de couture de famille, habillements militaires et pour l'usage des couturières, Modistes, Tailleurs, Manufacturiers de Chemises, Collets, Basques, Manteaux, Mantilles, Vêtements, Chapeaux, Bonnets, Corsets, Chaussures, Parapluies, Parasols, etc. Ils travaillent aussi bien la Soie, la Toile, la Laine et le Coton, avec du fil de soie, de coton ou de toile. Ils cousent, piquent, plissent, ourlent, rabattent, cordonent, braident, bordent et exécutent toutes sortes de coutures, faisant un beau point sur les deux cotés de l'article cousu.

Les Qualités qui les recommandent sont :

1. Beauté et excellence du point, semblable sur les deux côtés de l'objet cousu.
2. Force, fermeté et durabilité du point, qui ne s'effilera ni se déconduira.
3. Economie du fil.
4. Application d'un rang large au besoin et suivant les matériaux.
5. Solidité et élégance de modèle et de perfection.
6. Simplicité et perfectionnement de construction.
7. Rapidité, facilité d'opération et de direction, et tranquillité de mouvement.

S'il y avait quelque inconvénient pour l'acheteur à visiter les salles de vente, l'ordre pourrait être envoyé au bureau et il sera rempli fidèlement, comme si le choix avait été fait personnellement.

Les Machines sont envoyées dans toutes les parties du pays avec instruction entière qui permettra à la personne la moins expérimentée d'opérer sans aucun trouble ou difficulté.

L'argent en fonds courants ou une traite doit accompagner l'ordre. Cependant les machines peuvent être envoyées, le paiement devant être collecté sur livraison, s'il y a assurance satisfaisante qu'il sera fait alors. Les intérêts de la Compagnie ne cédant la place à aucun acheteur de machine, dans leurs opérations pleines de succès, elle se tient prêt à donner toute assistance nécessaire aux pratiques, par correspondance ou autrement, pour notre fidélité à cet égard nous en appellons aux milliers qui se servent de nos machines.

Nous adressons nos catalogues illustrés à tous ceux qui en font la demande.

S'adresser à l'Agent

Nos. 1 ET 3, PLACE D'ARMES, MONTREAL.

C. B. MAJOR,
AVOCAT,
PAPINEAUVILLE, P. Q.

Abonnement.

Ce Journal paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 58 pages, double colonne. Le prix de l'abonnement est fixé comme suit :

CANADA.....\$2.00
ÉTATS-UNIS...\$2.20
EUROPE.....\$4.00
(Payable d'avance.)

Pour ceux qui ne se conformeront point à cette règle, l'abonnement est de \$3.00, payable à la fin de l'année.

DIEU.—PATRIE.—FAMILLE.



L E

FOYER DOMESTIQUE.

JOURNAL MENSUEL.

Administration.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, impressions, &c., &c. doit être adressé à Mr. l'ADMINISTRATEUR du Foyer Domestique, à Ottawa, franc de port. Lettres d'argent enregistrées.

Littérature, Histoire, Beaux-Arts, Biographies, Voyages et Légendes.

Littérature.

L A

Fille du Brigand.

NOUVELLE.

(Suite et fin.)

XI.

Enlèvement.



MAGLOIRE avait à peine quitté l'habitation de Maurice que Julienne avait déjà rejoint son amie qui n'eut rien de plus pressé que de lui montrer la lettre qu'elle venait de recevoir, ainsi que la boucle de cheveux de Stéphane.

—Ce sont bien là ses cheveux, dit l'amante en rougissant ; et cette lettre, lisez-là, ma bonne amie ; il doit venir me voir. O ciel ! s'il allait se rencontrer avec mon père.....

Julienne lut attentivement la lettre, puis la remettant à la jeune fille, elle vit ses yeux humides et deux grosses larmes glisser comme des perles sur la pourpre de ses joues.

—Pourquoi pleurer ? ma chère ; cette lettre ne doit-elle pas au contraire vous rendre l'espérance et la joie ?

—Non, Julienne ; il est vrai que je connais et son nom et son amour ; pour toute autre que moi cette réciprocité qu'il m'avoue serait le bonheur ; mais pour moi, à quoi me servira-t-il, sinon à me rendre encore plus malheureuse que je ne le suis à présent ?

—Pourquoi ces idées sombres ? Attendez donc que vous n'avez plus d'espérance ; alors il sera bien assez temps de pleurer.

—Je suis certaine que mon père se refusera à tout.

—Qui vous l'a dit ?

—Sa conduite récente envers moi, ses conseils contre le mariage, son mépris avoué envers les jeunes gens.

—Allez-vous montrer cette lettre à Madelon ?

—Qu'en dites-vous ?

—Je ne vois pas pourquoi nous la lui cacherions plus que le reste.

—Vous avez raison, Julienne, elle la verra. Tenez, je crois entendre sa voix, la voilà qui revient des champs.

En effet le son d'une voix grêle et cassée se fit entendre chantant une chanson de paysan, et peu après Madelon entra avec le lait de ses vaches.

—J'avons de la pluie, mes enfants, voilà les poules qui *gourgoussent* ; j'avons du mauvais temps.

—Toujours du mauvais temps, dit-elle en entrant.

Toujours du mauvais temps, dit Julienne, cela devient fatigant.

—T'as raison, ma fille ; épi, c'est qu'ça fait tort, parce que quand il mouille la journée des sept frères martyrs, on a d'la pluie pendant quarante jours. C'est une vieille remarque, ça, épi c'est inmanquable.

—Mais dites donc, les enfants, Maurice est-il venu aujourd'hui ?

—Oui, un instant.

—Que peut faire le cher homme toujours hors de la maison ?

—Or, ça, Madelon, dit Julienne en branlant la tête, nous avons eu de la visite tandis que vous étiez absente.

—Oui ! qui donc ? quequ'faraud ? ma fille.

—Non, mais un messenger de *faraud*, par exemple.

—Pas possible ! et pour qui ? dit Madelon en fesant la moue.

—Dame, pour Helmina.

—Tout d'bon ?

La jeune fille rougit et baissa les yeux.

—Tiens, tiens, il fallait ça pourtant ; et que t'a-t-il dit ? ma mignonne.

—Bah, dit Julienne, il ne lui a rien dit, c'est trop commun ça ; mais il lui a apporté une lettre.

—Une lettre ! ah ben, sûrement tu vas m'montrer ça, Helmina, ça doit être futé, par exemple ! un cavalier d'la ville, hein ! ça n'badine pas.

Helmina sourit malgré elle, puis ayant tiré de sa ceinture une lettre délicatement pliée elle la remit à Madelon.

—N'faut pas avoir honte, mon enfant, dit Madelon en s'apercevant du trouble d'Helmina, n'faut pas avoir honte ; faut toujours qu'ça vienne un jour ; *par guenne*, va, j'étais ben plus jeune que toi, moi, et j'avais déjà des *farauds* ; oh dame, par exemple, j'avais de *l'atout*, d'la *maniganse* ; épi, j'étais assez jolie dans c'temps-là. Voyons, lis-moi ça, ma belle.

—Julienne vous la lira mieux que moi.

Julienne lut ce qui suit :

“ A ma chère Helmina..... ”

—Hein ! c'est chaud ! c'est chaud ! dit Madelon.

“ J'ose espérer que vous ne rejeterez pas ce léger souvenir d'un homme qui vous adore et qui n'aspire qu'au moment de vous prouver d'une manière plus sensible l'amour que vos charmes ont glissé dans son cœur. S'il m'était permis de lire dans l'avenir, si je pouvais, sans témérité, et sans blesser votre délicatesse, porter mes regards dans les replis secrets de votre pensée, aurais-je le bonheur d'y découvrir quelque faveur, quelque inclination à mon égard ? J'ai en moi le sentiment intime, quoique peu fondé, que vous daignerez au moins

“ me faire parvenir quelques-unes de ces paroles si douces et si expressives dont j'ai ressenti tout dernièrement l'influence.

“ Tout à vous,

SIÉPHANE D..... ”

—Ah ben ; en v'là pourtant une lettre à mon goût, s'écria Madelon en frappant du plat de sa main sur l'épaule d'Helmina ; Ste. Anne du bon Dieu ; comme c'est ben tourné ! mais ça dit dedans qu'vous avez reçu queuque chose, il m'semble, hein ?

Helmina lui passa la boucle de cheveux.

—Tiens, c'tidée ! avez-vous vu c'coup ? oh, p'tit Jésus ! dit Madelon en examinant avec une scrupuleuse attention ; justement les cheveux du défunt p'tit Pierre, mon p'tit garçon ; mais c'est frappant ! Dieu des bons anges ! les beaux cheveux ; écoutez donc, ma fille, vous devez être fière comme une reine au moins d'avoir un *merle* aussi futé qu'ça.

Helmina ne répondit rien.

—Écoutez-moi, Helmina, il faudra placer les cheveux dans un p'tit cadre, faut garder ça ; pas vrai, Julienne ?

—Je suppose.

—J'aimerais mieux les brûler, dit Helmina en pleurant.

—Pourquoi donc ?

—Parce que si mon père.....

—On l'ramènera à la raison, l'bonhomme, faut qu'il change.

—Jamais, Madelon !

—Jamais... ah ben, nous verrons, dit Madelon avec impatience ; j'vais lui parler au *dret* du visage, moi ; ça serait ben curieux par exemple, s'il n'entendait pas l'bon sens des choses. Allons, mes p'tites filles, plus d'chagrin, on va souper. Mais voyez donc un peu comme Maurice est longtemps ; l'infâme est damnant sur mon âme... Approchez, approchez, il mangera après les autres.. pourvu qu'il vienne, encore, ça s'ra beau... Et Madelon commença à manger avec un appétit dévorant.

—Tiens un éclair, dit Julienne en se signant.

—Ah oui, j'avons de l'orage, dit Madelon en l'imitant ; c'est sûr que mon *man* va coucher en chemin. Mais mange donc, Helmina, faut qu'ta manges pour rester belle ; si ton *faraud* allait te trouver maigre, ça n's'rait pas drôle ; oui, mange donc.....

—Il fera moins de dépenses, dit Hel-

mina en s'efforçant de prendre le ton de la plaisanterie.

—C'est idée, dit Madelon en riant à gorge déployée. Allons, Julienne, puisqu'on ne mange plus, ôtons la table. On va s'écouler de bonne heure ce soir; quand il tonne comme ça, moi, j'aime mieux être dans le lit, on dit qu'il y a moins d' danger.

Une demi-heure après, Madelon priait au pied de son lit. Helmina et Julienne s'étaient retirées dans leur chambre et parlaient de la journée qui venait de s'écouler.

Il était dix heures lorsqu'elles se mirent au lit; Julienne ne tarda pas à sommeiller; Helmina dormait aussi; mais ce fut un sommeil convulsif, un rêve horrible. Toute entière à son amour, à ses réflexions pénibles, elle s'était endormie en prononçant le nom de son amant et en caressant la lettre qu'il lui avait envoyée. Alors l'amour toujours inexorable pour ses victimes, lui donna un de ces rêves entremêlés de jouissance et de douleur, un de ces rêves qui, en se formant dans une imagination aussi vaste et aussi exaltée que celle d'Helmina, semblent laisser dans l'esprit les traces d'une réalité effrayante.

Helmina se crut transportée sur les bords d'une charmante petite rivière où elle soupirait tendrement la mélodie ordinaire des amants. Puis tout-à-coup ayant porté les yeux sur la rive opposée, elle aperçut Stéphane qui l'appelait et lui tendait les bras. Et elle lui montrait de sa main l'abîme qui les séparait. Alors elle vit Stéphane se précipiter dans les ondes, lutter contre le courant des rapides et venir enfin se reposer à ses genoux.....

Mais tout-à-coup un nuage noir se forma un peu plus haut que la cime des sapins; s'abaissa lentement sur le rivage, s'élança avec rapidité sur la surface de l'eau et vint planer sur les deux amants.

—L'orage, disait Helmina, mon Dieu, déjà l'orage!

Puis elle crut entendre une voix qui parlait du nuage et qui lui répéta :

—L'orage, Helmina, gare à toi!

Et Stéphane s'écria :

—Ne crains rien, Helmina, il n'y a jamais d'orage pour les amants!.....

Aussitôt le nuage descendit entre eux deux, se dissipa et un homme parut.

Et il se jeta sur Stéphane, et Helmina vit tomber son amant; elle voulut le relever.

—Arrête, lui dit le monstre, arrête, jeune fille.....

Elle reconnut son père.

Et maître Jacques l'accabla de menaces et d'injures; et elle se sentit tout-à-coup enlever du rivage et transporter dans un noir cachot; puis un éclair jaillit, elle crut que c'était une arme à feu; elle s'éveilla en sursaut, et le roulement du tonnerre qu'elle entendit en même temps contribua à la fortifier dans sa terreur. Un tremblement nerveux s'empara d'elle; elle se crut réellement sous la domination des esprits, sous le sceptre d'un tyran.

O Helmina, tu n'as point fait de rêve; ton imagination ne t'a rien exagéré cette fois!.....

Tout-à-coup elle entendit un bruit sourd de pas précipités autour de la maison; puis un murmure de voix étouffées; un frôlement ménagé, un cliquetis d'armes. Elle se leva doucement, puis gagnant le lit de Julienne :

—Julienne, dit-elle en l'éveillant, entends-tu?

—Quoi? Helmina.

—Entends-tu? répéta Helmina en tremblant.

—Mais non, je n'entends rien.

—Ecoute; ils approchent....

—Oh! mon Dieu, dit Julienne en se mettant sur son séant.....

—Ce sont des brigands, Julienne; qu'allons nous faire? de pauvres femmes seules.....!

—Ils approchent encore!..... Seigneur, ayez pitié de nous!.....Eveillons Madelon.

Et Helmina courut à son lit.

—Madelon, des brigands, dit Helmina en lui tirant le bras.

—Tiens, tiens, dit Madelon en baillant, allez donc, hein, c'est l'vent.

—Non, Madelon, j'vous assure, j'ai entendu marcher et parler.

—Ah! ben dame, si vous l'avez dans votre tête.

Et Madelon se leva toute endormie et renversa une chaise avec violence.

Puis il y eut un silence terrible au dedans et au dehors.

Les brigands étaient immobiles comme des statues.

—Ils sont éveillés, mille damnations dit Lampsac; il faut les laisser recoucher.

—Oui, ça s'ra mieux, dit Bouleau, il vaut toujours mieux faire les choses sans fracas.

—Et sans danger, n'est-ce pas ? flandrin de poltron, dit Moufflard avec un air de plaisanterie offensante.

—Silence, pendants de *vas-nu-pieds*, ou je vous brûle, dit maître Jacques qui s'était masqué et déguisé horriblement afin de pouvoir être présent à l'affaire sans être reconnu.

—Vous voyez ben, qu'vous vous êtes trompés, peureuses, dit Madelon en se remettant au lit.

—Oh oui, dit Julienne, ce n'est rien.

Helmina, quoique peu rassurée, fut obligée de faire comme elles ; mais elle ne dormit pas.

—Les voilà endormis encore une fois dit maître Jacques à voix basse, écoutez-moi. Aussitôt que la porte sera enfoncée, Bouleau et Moufflard s'emparent chacun de leur brassée ; et toi, Lampsac, tu feras semblant de retenir Maurice, car lui aussi jouera son rôle avec nous ; mais si par hasard tu t'apercevait qu'il veut le jouer tout de bon, c'est-à-dire faire le métier de traître, fais lui goûter de tes *dragées*. Quant à Madelon, je m'en charge ; allons, êtes-vous prêts ?

Les brigands firent un signe affirmatif.

Arriver sur le perron, enfoncer la porte et empoigner les jeunes filles, fut l'affaire d'un instant ; tellement que Madelon crut en être quitte pour avoir été serrée, un peu brutalement à la vérité.

Aussitôt que les voleurs furent partis, elle appela Helmina et Julienne... Point de réponse !.....

Elle se leva, alluma sa lampe, et gagnant leur chambre, elle trouva les lits vides..... les jeunes filles n'y étaient plus.

A cette vue la pauvre Madelon se sentit écraser malgré elle, et tomba à la renverse sur le parquet..... Elle était évanouie.....

Les brigands s'étaient déjà rendus à l'entrée du bois du Cap Rouge ; ils avaient déposé pour un instant leur fardeau sur les feuilles.

Helmina était muette et inactive ; pas une parole, par une larme.

Sa malheureuse compagne, Julienne, poussait, par intervalles, des sanglots entrecoupés, et murmurait des plaintes si touchantes, que les brigands, tout

insensibles et inhumains qu'ils étaient, ne pouvaient s'empêcher d'en être touchés. Bouleau surtout, le plus sensible des quatre, était tellement ému que, sans la crainte d'une mort inévitable et certaine, il les aurait mises en liberté.

—Tiens, Moufflard, disait-il tout bas en lui frappant sur l'épaule, je n'ai pas coutume de faire cas des larmes, eh ben, que l'diable me *tarabuste*, ça m'bouleverse le corps et l'esprit tout ensemble de voir ces pauvres p'tites créatures pleurer comme ça.

Moufflard ne répondit rien.

—Allons, allons, mes enfants, dit Lampsac en s'efforçant de diminuer sa grosse voix, ne pleurez pas tant, ou que Satan m'épouvante, ça va aller mal.

—Où nous menez-vous donc ? barbares, dit Julienne ; avons-nous mérité ce que vous nous faites ?

—Silence, jeune fille, dit Lampsac, vous avez bien à vous plaindre vraiment ; vous n'avez pas mis pied à terre, et puis vous allez être nourries, hébergées sans rien faire.

Julienne se tut.

Maître Jacques ne disait rien, sa voix pouvait le trahir.

—Allons, mes *jars*, dit Lampsac, en route !

—Attendez donc, dit Bouleau, mille bombes, j'suis fatigué en diable ; j'sue comme un bourreau.

—Oh, le vilain flandrin ! dit Lampsac.

—Nous marcherons, dit Julienne, qui malgré le mépris et la haine qu'elle avait pour ses ravisseurs, ne put fermer son cœur à un reste de pitié, et dédaignait de se faire porter plus longtemps par des misérables de cette espèce ; nous marcherons, n'est-ce pas ? Helmina.

—N'as-tu pas honte, Bouleau, dit Moufflard, avec son ironie ordinaire.

—Vas au diable, impitoyable bavard, dit Bouleau en serrant les dents.

Lampsac alluma une lanterne et battit la marche. Après lui venait Helmina et Julienne suivies de Moufflard, de Bouleau et de maître Jacques qui marchait le dernier.

Il est impossible de donner une idée de l'impression terrible que dut faire sur l'esprit des jeunes filles cette marche horrible dans les sentiers tortueux, à travers les ténèbres d'un bois aussi redouté que le Cap Rouge, à la lueur des éclairs, au bruit du tonnerre, et au

milieu d'une troupe de brigands impitoyables qui proféraient à tout moment, dans leur langue diabolique, les plus horribles jurements, les blasphèmes les plus dégoutants.

Après avoir parcouru la moitié du bois, ils prirent un sentier qui faisait un angle droit avec le premier, et qui conduisait sur la pente du Cap ; puis, au bout d'une dizaine d'arpents, ils descendirent dans une espèce de cavité pratiquée dans la pierre, et, après avoir écarté quelques branches vertes et quelques troncs d'arbre, ils firent sauter une trappe, descendirent trois ou quatre degrés, et se trouvèrent dans un carré irrégulier tout tapissé de mousse et éclairé seulement par des trous de carrière placés de distance en distance dans la voûte du souterrain. C'était la CAVERNE DU ROC où devait vivre Helmina et Julienne. Lampsac alluma trois lampes de cuivre doré suspendues à la voûte, et après avoir montré aux jeunes filles une armoire remplie de mets de toutes sortes, il se retira avec Bouleau et Mouflard.

Cette fois maître Jacques n'était pas entré.

Assitôt qu'ils furent sortis, Helmina ne put maîtriser plus longtemps sa douleur ; elle se mit à pleurer et remplir la caverne de ses cris et de ses plaintes. Julienne essaya vainement à la consoler ; Julienne avait elle-même trop besoin de consolation pour pouvoir en offrir aux autres. Elles pleuraient encore lorsqu'elles virent le jour percer faiblement à travers les misérables ouvertures de leur cachot et faire pâlir un peu la lumière des lampes. Julienne fit deux ou trois tours dans le souterrain, ouvrit l'armoire et prit quelques bouchés à la hâte, plutôt par nécessité que par goût, puis elle vint s'asseoir près de son amie.

—Que va faire la pauvre Madelon, mon Dieu, lorsqu'elle va se trouver seule ? dit Julienne.

—Et lorsque mon père lui demandera sa fille ? ajouta Helmina. Quel infâme dessein peuvent avoir ces misérables ?

—Nous l'apprendrons peut-être que trop un jour, ma chère Helmina.....

Cette première journée de leur captivité, la plus terrible sans doute, se passa dans les pleurs et le désespoir.

XII.

Une entrevue terrible,

Le jour était sur le point de finir ; la nuit était déjà commencée dans la caverne du roc, et les jeunes filles se disposaient à ensevelir, si cela se pouvait, leur douleur dans le repos, lorsqu'elles entendirent en tressaillant des pas audessus de leurs têtes ; bientôt après, elles virent paraître Mouflard qui venait allumer les lampes.

—Il y a, dit-il, à votre porte un homme qui désirerait vous parler ; préparez vous à sa visite.

—Qu'il entre, dit Julienne avec un dédain énergique ; puisse-t-il être le bourreau qui terminera notre malheureuse existence !

Mouflard sortit, puis ouvrant la porte une seconde fois : entrez, dit-il, puisque vous avez la permission ; mais gare à vous !

C'était maître Jacques.

—O mon père ! dit Helmina, en courant à lui.

—O Helmina ! dit maître Jacques avec une tendresse hypocrite, dans quel cachot te vois-je enfermée !.....et vous aussi, pauvre Julienne.....

Il versa des larmes feintes.

—Comment avez vous pu découvrir notre retraite ?

—Je te le dirai plus tard, Helmina, dit maître Jacques pour éviter d'autres questions qui auraient pu le trahir ; aujourd'hui j'ai quelque chose de plus sérieux à t'apprendre ; un secret plus intéressant à te dévoiler.

—Que dites-vous ? mon père.

Écoute, Helmina ; ne me donne plus ce nom.....

—O mon Dieu, dit Helmina à demi-voix, il me renie pour sa fille ! qu'ai-je donc fait pour mériter tant de châtiements à la fois ?

—O mon père ;.....non jamais je ne pourrai vous appeler autrement..... mon père, mon père !.....

—Helmina, te dis-je, je ne suis point ton père.

—Ciel ! tu l'entends, Julienne, il me renie encore une fois.

—Mais écoute donc, dit maître Jacques avec un mouvement d'impatience, què diable ! écoute donc. Tiens, ajouta-t-il, en lui passant un papier ; voici une lettre de celui qui fut véritable-

ment l'auteur de tes jours ; il me l'a écrite deux jours avant sa mort !

—Jamais je ne le croirai, non jamais !

—Mais il faut que tu le croies, puisque c'est la vérité. J'ai voulu jusqu'à présent recevoir de toi ce doux titre, parce que je savais qu'en même temps tu me témoignerais plus de respect, plus d'obéissance ; mais aujourd'hui, Helmina, qu'il s'agit de ton avenir, je dois t'apprendre le nom et les intentions de ton véritable père à ton égard ; lis cette lettre.

Helmina prit cette lettre, et après l'avoir lue attentivement :

—Est-il possible, dit-elle, que vous ne me trompez pas ?

—Me crois-tu capable de le faire ?

—Seigneur ! qui l'aurait pensé !

—Tu as dû remarquer sur cette lettre, continua maître Jacques, que ton père m'a donné le pouvoir de disposer à ton égard comme je l'entendrais. Te voilà d'âge maintenant à penser sérieusement à l'avenir, à une union, par exemple.

Helmina rougit.

—Si jusqu'aujourd'hui je t'ai parlé avec désavantage du mariage, ne crois pas que je parlais suivant mon cœur. Non, Helmina ; j'en agissais ainsi parce que j'étais bien persuadé que l'amour entre bien assez vite sans qu'on le précipite dans le cœur d'une jeune fille comme toi.

Helmina conçut une faible espérance en voyant maître Jacques tellement changé ; mais se rappelant aussitôt la situation où elle était :

—Comment voulez-vous donc, dit-elle en rougissant, que je pense à mon avenir dans ce cachot ?

—Tu en sortiras, Helmina, je me plaindrai à la justice ; les misérables ! il faudra bien qu'ils te délivrent.

—Merci, merci, mon père..... monsieur..... je ne sais comment vous appeler à présent, dit Helmina avec embarras.

—O Helmina ! dit maître Jacques en se jetant à ses genoux avec le sentiment d'une passion brutale et en cessant de la tutoyer ; si vous ne pouvez plus me donner le nom de père, il en est un autre bien plus beau, bien plus expressif auquel je peux aspirer et que vous pouvez me donner.

Et maître Jacques lui prit la main et la serra contre son cœur.

—Que voulez-vous dire, monsieur ? dit Helmina en retirant sa main.

—Oui, Helmina, continua maître Jacques, je me croirais le plus heureux des hommes si, à la suite de cette amitié que vous m'avez toujours témoignée et que j'ai essayé de mériter, vous mettiez le comble à votre bonté en m'accordant à présent votre amour, en me donnant le nom d'époux.

—Que dit-il, Julienne, dit Helmina foudroyée par ces dernières paroles, que dit-il ?

—Je dis, reprit maître Jacques sur le même ton, que je serais le plus fortuné des époux si j'avais pour épouse un ange comme vous, une jeune fille aussi belle, aussi tendre et aussi vertueuse que vous. Je dis que, pour faire le bonheur d'une épouse comme vous, je n'épargnerais rien, rien au monde.

—Mon Dieu, dit Helmina, que faire ?

—Que faire, oh ! Helmina, dites-moi que vous m'aimez, que vous serez ma fiancée. Dites-le moi, aimable fille, je vous en conjure, et je ferai tout pour vous.

Et maître Jacques voulut s'appuyer la tête sur ses genoux ; Helmina se leva en le repoussant.

—Est-ce pour abuser de ma position, monsieur, dit-elle avec un air imposant, que vous..... ?

—Non, Helmina, non, mais je vous aime.....

—Eh bien, dit Helmina, en prenant un sang-froid et un ton de sévérité qui n'était pas naturel, sachez que je ne puis vous aimer, moi.

—Ingrate, dit maître Jacques en changeant de ton et en versant des larmes, ingrate, vous oubliez donc tout ce que j'ai fait pour vous ; vous oubliez que vous me devez tout ; mais que dis-je ? non, Helmina, votre cœur n'est pas capable d'ingratitude ! jamais je ne pourrai le croire.

—Ecoutez, monsieur, dit Helmina touchée jusqu'aux larmes, ma reconnaissance pour vous est sans bornes ; je crois vous l'avoir prouvée plus d'une fois, et je suis prête à le faire encore ; mais quand à cet amour que vous réclamez, monsieur, encore une fois, mon cœur s'y refuse et s'y refusera toujours.

—Et moi, dit maître Jacques en prenant un dernier moyen de la toucher, je ne pourrai jamais en aimer d'autre que vous ; vous me refusez ; adieu donc,

Helmina, adieu, vous ne me reverrez jamais ! jamais, entendez-vous ?

—De grâce, monsieur, ne m'accablez pas, dit Helmina en versant un torrent de larmes, je vous le répète, je ne puis vous aimer.....j'aime déjà.

Puis tirant la lettre de Stéphane et la présentant à maître Jacques :

—Lisez, monsieur, dit-elle, puisqu'il faut tout vous avouer.

—Voilà donc ce que je devais craindre, dit maître Jacques en se relevant tout-à-coup et en reprenant sa férocité habituelle, un rival ! mille malédictions, un rival ! Je devais m'y attendre ; mais ! ajouta-t-il, en faisant trembler sa voix, et en déchirant la lettre, il périra ce rival, dussé-je périr avec lui ! Puis jetant sur Helmina des regards farouches.— Helmina, lui dit-il, fille ingrate, fille dénaturée, répétez-moi que vous ne pouvez pas m'aimer, que vous l'aimez encore, répétez moi-le, et je n'insiste plus.

—Je le répète, dit Helmina en esuyant ses larmes et en passant de la pitié au mépris et au courage le plus héroïque contre maître Jacques.

—Fort bien, jeune fille, dit-il en grinçant des dents, fort bien. Et moi, je le répète aussi, votre amant mourra de ma main ; et vous, mademoiselle, vous le sortirez jamais d'ici. Sachez que c'est moi qui vous ai fait conduire dans ce cachot pour vous enlever à mon rival, et soyez persuadé que vous y demeurerez tant que vous persisterez dans votre fol entêtement.

—Vous ! dit Helmina ; mais qui êtes-vous donc ?

—Je suis le chef des brigands.

—Misérable ! dit Helmina incapable de maîtriser plus longtemps son indignation, et vous me croyez assez vile, assez infâme moi-même pour m'unir avec un brigand comme vous. Jamais, maître Jacques, jamais, monstre !.....

Maître Jacques écumait de rage.

—Qui l'aurait pensé ? un brigand ! celui que j'ai appelé si longtemps mon père, celui qui paraissait si digne de porter ce nom respectable.....le monstre !.....

—Le monstre ! répéta Julienne aussi exaspérée que son amie.

—Ah ça, jeunes filles, je vous ordonne de vous taire.

—Tu es un monstre, répéta Helmina, je te le répèterai toujours ; je ne crains point de vengeance, prends ma

vie, elle m'est à charge depuis qu'elle dépend d'un scélérat de ton espèce.

Maître Jacques s'arrachait les cheveux, se ruait sur les pierres avec frénésie ; puis s'arrêtant tout-à-coup et pour tâcher de mortifier la jeune fille :

—Helmina, lui dit-il, cette lettre que tu as vue, je l'ai feinte ; ton père est encore vivant, peut-être est-il arrivé en ce moment dans cette ville ; mais tu mourras sans le voir.

Tu mens, infâme brigand, tu mens, dit Helmina.

—Tais-toi, fille impudente, je te dis que ton père vit encore, et si tu pousses ma fureur à bout, je t'emporterai dans quelques jours sa tête sanglante.

Helmina commençait à croire.

—Ecoute, dit-elle, que me demandes-tu pour que je le voie ?

—Ton amour.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Helmina, toujours cela.

Puis elle commença à pleurer.

—Ah ! ah, jeune fille, dit maître Jacques avec une satisfaction d'enfer, tu veux me résister, mais tu le payeras cher ; penses-y bien.

Puis il fit semblant de partir.

—Attendez un peu, cruel, dit Julienne en tombant à ses genoux, pitié, pitié pour de pauvres enfants comme nous. Nous sommes incapables de te nuire ; laisse-nous aller en liberté, et nous jurerons de ne jamais dévoiler l'ignoble mystère que tu viens de nous expliquer.

Maître Jacques jeta un éclat de rire sardonique.

—Y penses-tu ? jeune fille ; pour qui me prends-tu ?

—Pour un homme qui n'a pas encore éteint toute sensibilité dans son cœur, continua Julienne en lui prenant la main et en l'arrosant de larmes. Oh ! j'en suis persuadée, monsieur, vous ne rejetterez pas plus longtemps la prière de pauvres jeunes filles que vous avez paru tant aimer jusqu'aujourd'hui. Consentez au moins à ce que nous retournions chez Madelon.

—Jeune fille, dit maître Jacques, ma résolution est prise ; ne pense pas me fléchir par tes lamentations et tes larmes ; ce que je n'ai pu obtenir de cette jeune impudente, dit-il en montrant Helmina, ne crois pas l'obtenir de moi. J'ai essayé tous les moyens, les pleurs, les menaces, les supplications, les pro-

messes, elle a tout rejeté. Eh bien, je me jouerai pareillement de toutes les ressources que vous prendrez pour faire changer mes sentiments. Non, Julienne, jamais tu n'obtiendras rien de moi. Je puis être sensible encore, mais jamais contre mes plus chers intérêts ; j'aime Helmina, je l'aime et j'ai droit à son amour plus que tout autre ; elle s'y refuse, et tu crois que je serais assez étourdi, assez insensé pour abandonner tout-à-coup cette affection que je lui promettais, que j'ai caressée si longtemps dans mon esprit, pour la livrer à un rival que je hais, que je maudis. Ah ! jeune fille, tu ne me connais pas ! Encore une fois, n'espère jamais me fléchir.

—Mais son père, monsieur, son père.. qu'allez-vous lui dire, car il vous redemandera sa fille sans doute ?

—Je lui dirai que sa fille a été enlevée, et si je le vois disposer à tout tenter pour me démasquer, voilà ce que j'emploierai pour arrêter ses poursuites, dit maître Jacques en montrant un pistolet pendu à sa ceinture.

—Si, au contraire, cette jeune entêtée me voulait pour son époux, alors Julienne, j'abandonnerais pour toujours le *métier de brigand* ; je la demanderais à son père et je vivrais avec elle du fruit de mes épargnes.....

—De tes épargnes, monstre ! s'écria Helmina qui, entendant ces derniers mots, sentit renaître sa noble fureur ; de tes épargnes, infâme ! peux-tu appeler ainsi ce que l'enfer te fera payer si cher un jour..... qui n'est peut-être pas éloigné.

Maître Jacques trembla malgré lui, puis reprenant aussitôt sa fermeté diabolique :

—Tu l'entends, Julienne, mille damnations ! tu le vois, elle méprise tout ce que je lui propose. Eh bien, Helmina, que l'enfer se déchaîne contre moi, que le ciel m'accable du poids de sa vengeance ! mais toi, je te le répète, tu mourras ici.

Puis se tournant du côté de la porte :

—Lampsac, Mouflard, s'écria-t-il, ici, esclaves de mes volontés !.....

Et les deux brigands entrèrent armés de toutes pièces, et vinrent courber la tête devant leur chef.

—Voici, dit maître Jacques, deux misérables filles que je mets sous vos charges ; elles doivent apprendre ce que c'est que de me résister.

Les brigands saisirent la détente de leurs pistolets.

—Arrêtez, brigands, leur dit-il, une mort si prompt leur serait trop douce : elles mourront de faim.

Maître Jacques fixa Helmina pour voir quelle impression cette sentence avait faite sur elle ; puis remarquant que la jeune fille conservait son dédain et son énergie :

Je vous défends, ajouta-t-il, de laisser entrer qui que ce soit ici ; vous ôterez ces lampes ; vous fermerez toutes les ouvertures et vous les enchainerez ; je veux être obéi, entendez-vous ?

Les brigands sortirent en faisant un signe de soumission.

—Il est encore temps, Helmina, dit maître Jacques d'un ton moitié affectueux, moitié sévère ; persistez-vous dans votre résolution ?

Pour toute réponse Helmina lui lança un regard de mépris héroïque.

Maître Jacques sortit en grinçant des dents et en faisant des serments épouvantables.

Aussitôt après, les jeunes filles entendirent sur la voûte de la caverne un bruit de pas sourd ; c'étaient les brigands qui bouchaient alternativement toutes les ouvertures ; en dix minutes, elles se trouvèrent dans l'obscurité la plus complète.

Puis elles se mirent à genoux et adressèrent à l'Éternel la prière des captifs ; puis elles s'endormirent en priant, et ce fut un rêve du ciel.

Elles virent un ange étincelant descendre au milieu d'elles ; la lumière qu'il répandait semblait embrâser la caverne.

Et l'ange leur dit :

“Vierges captives, le Seigneur a entendu votre prière ; et l'encens de votre vertu a traversé les nuages épais de la voûte céleste, et s'est répandu autour du trône de Jésus comme une odeur de myrrhe et d'ambroisie. Et le Seigneur ayant abaissé les yeux sur la terre, a dit des paroles qui ont réjoui les anges : ‘Bénies soient les vierges du Canada qui gémissent dans les ténèbres pour la vertu et la religion.’

“Et les intelligences célestes ont répété en chœur : ‘Bénies soient les vierges du Canada qui gémissent dans les ténèbres pour la vertu et la religion.’”

Puis les jeunes filles entendirent en même temps la harpe de David et les mélodies des anges.

Et l'ange joignant ses deux mains et les séparant aussitôt, ouvrit la caverne, et Helmina vit paraître son père et son amant qui lui tendaient les bras.

Et l'ange remonta au ciel, et le concert céleste recommença. Puis un autel s'éleva sur le gazon, et le prêtre bénit Helmina et son fiancé !.....

Puis elle aperçut dans le lointain un gibet sanglant ; elle détourna les yeux et les porta sur l'avenir qui venait de se dérouler devant elle, c'était un avenir de délices et de bonheur.

Puis tout disparut comme un rêve, et Helmina s'endormit paisiblement.

XIII.

Plaintes de l'Amour.—Confession.

Le soleil va disparaître, Stéphane ; allons sous les peupliers de l'Esplanade, rêver à l'amour infortuné ; viens, trop malheureux ami, viens à l'ombre du crépuscule, au murmure de l'oiseau plaintif, du zéphir caressant, t'entretenir sur les rêves du jeune âge, les hasards de la vie !.....

Et Emile pressait le bras de Stéphane et tous deux suivaient lentement la rue St. Louis dans un morne silence.

Arrivés à la balustrade qui avoisine l'église de la Congrégation, Stéphane l'arrêta tout-à-coup, et s'appuya sur la barrière qu'ils devaient franchir. Une voix angélique venait de le frapper : c'était celle d'une jeune et tendre vierge qui mêlait aux accords du piano, la mélodie de ses chants passionnés et douloureux. Elle chantait la romance si expressive :

Ce que je désire et que j'aime,
C'est encore toi, etc....

—Entendez-vous ? Emile.....dit Stéphane.....O jeune fille, que ta voix soit bénie !.....Et moi aussi, pourtant, je pourrais chanter :

Ce que je désire et que j'aime,
C'est encore toi....

O Helmina ! ..Oui, c'est encore toi que je désire, toujours toi !.....seulement toi !.....

Et Emile entraîna Stéphane sur la terrasse de l'Esplanade ; et tous deux se laissèrent tomber sur le gazon.....

Il y eut un silence de quelques minutes.

—Jusqu'à quand, Stéphane, vous abandonnez-vous donc à un chagrin sans espoir ?

—Tant que le soleil luira sur mon existence, Emile, il luira sur mon chagrin ; n'essayez plus à le chasser de mon cœur ; je mourrais trop tôt sans lui !.....

—Pauvre ami ! dit Emile en lui prenant sa main brûlante et en la serrant dans les siennes.....vous pleurez donc toujours !.....

—Toujours, Emile, toujours !... Helmina ! Helmina, s'écria-t-il d'une voix mourante, comment t'oublier aujourd'hui ! comment effacer de mon esprit cette douce impression que tu y as laissée.... comment ne pas se rappeler ton sourire si divin.... ta voix si mélodieuse.... tes charmes..... ta pureté ? Oh ! Emile, quand votre cœur se sera ouvert au bonheur des amants,.... alors vous direz comme moi..... toujours aimer, ou toujours pleurer.... Toujours pleurer !.....point d'alternative.... toujours des larmes !... toujours souffrir.... jamais jouir !... voilà mon sort !.....

Et Stéphane s'appuya la tête sur les genoux d'Emile qu'il arrosa de ses larmes.

Puis il y eut encore un silence parfait qui n'était troublé que par la brise du soir.

—Mon cher Stéphane, dit Emile d'un air inspiré, voulez-vous m'écouter ?

—Parlez, Emile, je suis toujours disposé à vous écouter.

—Eh bien ! il est encore un moyen pour vous d'épouser Helmina.

—De grâce, Emile, ne badinez pas ainsi.

—Je parle sérieusement.

—Si c'était vrai !

—Vrai comme Dieu existe. Vous êtes certain d'abord qu'Helmina est vertueuse ?

—Je le jurerais sur mon âme....c'est un ange qu'Helmina !

—Voilà tout ce que je veux savoir ; maintenant mon parti est pris.

—Qu'allez vous faire ? Emile.

—Vous le saurez plus tard.

—Prenez garde ;...oh ! prenez garde

—Ne craignez rien.

Emile reconduisit Stéphane jusque chez lui et reprit la rue St. Louis. En détournant le coin de la rue Ste. Ursule, il se rencontra face à face avec deux hommes dont l'un ne lui était pas inconnu, c'était Maurice.

—Ah bien, que l'bon Dieu m'bénisse ! dit Maurice, v'la une rencontre qui vient comme les cheveux sur la soupe ;

mais n'importe, t'nez, après tout, j'éré qu'ça n'sera pas mauvais. Ah ça, monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant à Emile, voulez-vous nous suivre ?

—Pourquoi, s'il vous plaît ?

—Dame, pourquoi, vous l'saurez dans un instant ; tout c'que j'peux dire à présent, c'est qu'vous n'en aurez pas de r'gret.

—Il m'en . dit tout autant qu'à vous, dit l'inconnu, qui n'était autre que M. Des Lauriers.

Après avoir détourné ensemble trois ou quatre rues, Maurice s'arrêta devant une petite maison d'assez chétive apparence, que ses compagnons ne tardèrent pas à prendre pour une auberge de la dernière qualité. Après avoir monté un escalier, ils se trouvèrent dans une chambre toute tapissée dont Maurice ferma bien soigneusement la porte et les fenêtres ; et comme il s'aperçut que ses précautions minutieuses commençaient à le rendre passablement suspect :

—Ne craignez rien, messieurs, leur dit-il à demi-voix, c'est que j'ai des secrets que personne autre que vous ne doit entendre.

Puis ayant tiré de sa poche une lettre repliée en tout sens :

—Reconnaissez-vous ce papier ? dit-il en s'adressant à M. Des Lauriers.

—Que veut dire ceci ? monsieur ; connaissez-vous monsieur..... ?

—Ne nommez personne à présent.

—De grâce, dites-moi où il demeure, voilà deux jours que je le cherche. Et ma fille, monsieur, ma chère petite fille ?

—Vous la verrez, monsieur, elle vous sera rendue ; mais après que je vous aurai dévoilé un secret d'enfer, un mystère terrible ; mais après que vous aurez juré sur votre âme de l'ensevelir à jamais dans l'oubli.

—Je le jure, dit M. Des Lauriers.

Maurice se leva et après avoir ouvert une porte qui donnait dans un autre appartement :

—Avant de vous initier à ce mystère, qui ne vous intéresse que secondement, dit-il à Emile, j'aimerais à dire quelques mots à monsieur. Auriez-vous objection à passer dans cette chambre pour un instant ?

Emile ne savait que penser de cette foule de formalités, et de cette recherche d'expressions et de politesse dans un homme qu'il avait toujours vu si brusque et si grossier ; cependant il

se rendit promptement à l'invitation de Maurice, qui le reconduisit et ferma sur lui la porte à double tour de clef.

Cette dernière précaution prise, Maurice se plaça le plus près possible de M. Des Lauriers, et demeura cinq minutes le front appuyé sur les mains comme s'il eût voulu recueillir ses idées. Puis il se jeta tout-à-coup à ses genoux les yeux remplis de larmes.

—Que faites-vous ? mon ami, dit M. Des Lauriers en voulant le relever.

Laissez-moi, monsieur, dit Maurice avec l'air d'un repentir sincère, vous voyez devant vous le plus criminel des hommes ; si votre fille gémit dans un cachot !

—Ma fille dans un cachot !

—Oui, monsieur, et par ma faute.

—Misérable, dit M. Des Lauriers en le repoussant, misérable ! et tu n'as pas honte de faire un pareil aveu devant son père !... Va, scélérat, tu vas parer cela de ta tête, ajouta-t-il en voulant se retirer.

—Voilà donc l'effet de votre promesse, dit Maurice en se relevant et en prenant un ton d'indignation douloureuse ; vous ne vous rappelez donc plus le serment que vous venez de faire ?

M. Des Lauriers frémit.

—Parle donc, infâme ; je me tairai puisqu'il me faut t'écouter sans avoir le droit de te punir, mais je t'avertis qu'il me faut ma fille.

—Vous l'aurez, monsieur, je vous conduirez moi-même à la caverne où maître Jacques l'a enfermée.

—Maître Jacques ! dites-vous ?

—Oui, maître Jacques, celui à qui vous l'avez confiée ; c'est un de ses moindres crimes !

Mais quel homme est-ce donc ?

—Le chef des brigands du Cap Rouge dont je fais partie.

—Lui !... vous ! dit M. Des Lauriers en tremblant.

—Vous comprenez donc maintenant pourquoi je vous demandais grâce, dit Maurice en retombant aux pieds de M. Des Lauriers ; pour l'amour de ce que vous avez de plus cher au monde, daignez me pardonner et me guider dans la nouvelle route que je veux suivre à l'avenir ; oui, j'en prends à témoin le Dieu que j'ai toujours méconnu jusqu'à présent, c'en est décidé, j'abandonne le crime !..... Puis-je espérer, monsieur, dites-le moi.

— Si votre repentir est sincère, malheureux, je vous le promets, dit M. Des Lauriers vaincu par sa sensibilité. Mais, de grâce, hâtez-vous de me mettre dans les bras de mon Helmina, si toutefois elle a su au milieu du crime se conserver digne de son père.

— Elle l'est, monsieur, dit Maurice, soyez-en persuadé ; elle a été bien élevée ; ma femme est trop vertueuse elle-même.

— Votre femme, dites-vous ?

— Oui, c'est elle qui l'a instruite dans la religion qu'elle a toujours pratiquée comme un ange.

— Pauvre Helmina !..... Et comment ce misérable Jacques s'est-il comporté avec elle ?

— Il lui a toujours caché son genre de vie, et tant qu'il l'a regardée comme sa fille, il a agi avec elle en honnête homme ; mais aujourd'hui, qu'il la regarde comme son amante.....

— Son amante !.... quelle indignité !

— C'est un amour désordonné, engendré par une infâme jalousie.

— Est-ce que ma fille aimerait quel'un ?

— Oui, un beau jeune homme des plus aimables ; justement l'ami du jeune monsieur qui est entré avec nous : maître Jacques l'a appris, et craignant que cet amour ne vint à avoir des suites funestes à ses affaires, il a fait transporter Helmina dans un souterrain, lui a avoué qu'il n'était pas son père et lui a demandé sa main. Elle a refusé entièrement.

— Quelle grandeur d'âme !

— Ce refus, continua Maurice, a tellement exaspéré maître Jacques, qu'il a juré à Helmina qu'elle mourrait dans son cachot. Et alors il lui a déclaré qu'il était le chef des brigands.

— Quel enchaînement d'infamies !.... mais comment aurait-il soutenu devant moi.... ?

— Il avait intention de vous tromper en disant qu'Helmina avait été enlevée.

— Le scélérat !... et vous saviez tout cela, monsieur, et vous n'avez pas eu le courage de l'empêcher ?

— Je n'en ai pas en la force ; maître Jacques a su se rendre si redoutable !... dit Maurice avec regret et confusion.

— Je vous le pardonne, dit M. Des Lauriers, en considération de votre repentir et des aveux que vous venez de me faire ; de votre côté, j'exige que vous

accomplissiez votre promesse et que vous me rendiez ma fille. Mais avant, faites entrer ce monsieur qui est dans l'autre chambre et qui attend avec tant d'impatience ; je vais tout lui confier.

Maurice ouvrit la porte et introduisit Emile.

— Permettez-moi, monsieur, dit M. Des Lauriers, en allant au devant de lui, et en lui serrant la main amicalement ; de vous faire une question qui vous paraîtra d'abord indiscret : n'est-il pas vrai, qu'un de vos amis, monsieur..... Comment le nommez-vous ? Maurice.

— M. Stéphane, c'est le seul nom que je lui connaisse.

— Vous voulez parler de Stéphane D. ? demanda Emile.

— Stéphane D.... ! dit M. Des Lauriers avec surprise ; mais, mon Dieu, je connais son père comme mon *Pater*, c'était un de mes meilleurs amis. N'est-il pas vrai que ce jeune homme est amoureux d'une fille nommée Helmina ?

— La question n'est pas mal indiscret en effet, dit Emile avec réserve ; néanmoins, je vous dirai qu'il est vrai que M. Stéphane a aimé cette jeune fille jusqu'au moment où il a appris qu'elle était la fille d'un brigand.

— Il le sait, dit Maurice ; qui le lui a donc appris ?

— Il ne l'aime donc plus à présent ? dit M. Des Lauriers.

— Il lui faut l'abandonner nécessairement, quoiqu'il l'ait bien aimée.

— Pauvre jeune homme !... il est temps de le désabuser : allez donc dire à votre ami que la jeune fille qu'il aime est, non la fille de maître Jacques, mais bien la fille d'un des meilleurs amis de son père, M. Des Lauriers.

— Vous, monsieur ? mais c'est impossible, dit Emile.

— Oui, moi ; et si vous en doutez, dit M. Des Lauriers en lui présentant l'extrait de baptême d'Helmina, voici de quoi vous en convaincre.

— Quel heureux hasard ! Le pauvre Stéphane.... il va en mourir de joie ; je me hâte de lui annoncer cette nouvelle, dit Emile en ouvrant la porte pour sortir.

— Attendez, monsieur, dit M. Des Lauriers en le retenant, ne brusquons pas les choses ; réservez-moi le plaisir de la lui apprendre moi-même. Je vous prie donc de vous trouver demain à deux heures à ma maison, rue Des Jar-

dins, avec M. Stéphane et son père, sans leur dire un mot de ce que vous venez d'entendre. Puis-je compter sur vous ?

—Je vous en donne ma parole la plus sacrée.

—Cela suffit.

Emile sortit.

—Maintenant, Maurice, êtes-vous prêt à remplir votre promesse ?

—Je l'ai pas oubliée, monsieur, mais je crois qu'il vaut mieux attendre à demain matin. La caverne est dans le bois du Cap Rouge ; il serait dangereux de s'y risquer à l'heure qu'il est ; le jour, il n'y a rien à craindre ; jamais les voleurs ne s'y tiennent.

—Et maître Jacques n'y fait pas de visites dans la journée ?

—C'est bien rare.

—En ce cas-là, dit M. Des Lauriers, voici ce que nous allons faire : vous allez venir coucher avec moi, et demain, à six heures au plus tard, il faut qu'Helmina soit délivrée. Après cela, il faudra trouver maître Jacques et l'emmener avec vous chez moi ; je veux voir de quel front il soutiendra l'examen que je lui ferai. Cela fait-il ?

—Parfaitement ; mais le coup, c'est d'attirer maître Jacques dans nos filets sans qu'il s'en doute ; cependant, j'essaierai.

—Oui, oui, et je suis certain que vous réussirez. Oh ! mais j'oubliais... ; il faut que votre femme soit de la scène aussi.

—Comme vous voudrez ; vous avez envie, je vois bien, de faire un coup de théâtre.

XIV.

Le bonheur va commencer.

Un jour radieux va paraître ; cessez de gémir, Helmina et Julienne, pauvres jeunes filles qui n'avez soupiré jusqu'à présent que les plaintes de la mort et de la captivité ; le malheur ne doit pas toujours subsister ; l'orage ne peut pas toujours durer....

Assez longtemps vous avez pleuré dans les ténèbres d'une existence infortunée ; assez longtemps vos yeux se sont noyés dans les larmes, votre cœur s'est brisé dans la douleur ; voici le jour des consolations arrivé....l'orage ne peut pas toujours durer....

Le ciel est pur, le tonnerre ne gronde plus ; les vents furieux se sont enfuis, les nuages noirs se sont dispersés ; ne craignez plus.....l'orage ne peut pas toujours durer

N'entendez-vous pas au dehors de votre cachot l'oiseau naguère plaintif qui gazouille l'hymen de la délivrance, le chant de l'hymen, le triomphe de l'amour constant ; n'entendez-vous pas au dedans de vous-mêmes une voix mystérieuse qui vous répète souvent : Espérez.....l'orage ne peut pas toujours durer.

O Helmina... ..O Julienne, filles de prédilection, vierges chéries du ciel ; nous vous le répétons avec toute la nature : Espérez, le temps du bonheur va paraître ; car il est bien en nous aussi une voix qui nous dit : L'orage ne peut pas durer toujours.....

Les jeunes filles venaient d'ouvrir les yeux à l'obscurité de leur prison, lorsqu'elles entendirent tout-à-coup le craquement lointain des branches, et un bruit de pas précipités qui approchaient sensiblement ; puis, bientôt après, elles entendirent le murmure d'une conversation assez animée.

—Voilà une voix, dit Helmina en prêtant l'oreille, qui ne m'est pas tout-à-fait inconnue ; je puis assurer au moins que ce n'est pas celle de maître Jacques ; qu'en dites-vous Julienne ?

—O mon Dieu ! s'écria Helmina en tremblant au bruit de deux coups de feu qui retentirent et allèrent se perdre lentement dans l'épaisseur du bois. Puis aussitôt après, la porte s'ouvrit violemment, et deux hommes parurent.

—Que vois-je ? dit Helmina, Maurice ! est-ce bien vous ?

Et elle tomba à ses genoux.

—Et toi, Julienne, tu ne me reconnais donc pas ? dit Julien en la serrant dans ses bras.

Ciel ! mon père !... je vous vois donc encore une fois avant de mourir... je ne demande plus rien, je mourrai contente.

Tu ne mourras pas, ma chère fille ; tu vivras pour pardonner à ton malheureux père.

—Et vous aussi, pauvre Helmina, dit Maurice ; vous vivrez pour m'inspirer votre vertu !

Vous allez enfin être rendues à la liberté ; un bonheur sans bornes vous attend ; il y a déjà assez longtemps que nous risquons notre vie pour le crime, aujourd'hui nous devons la

risquer pour le bien, pour arracher l'innocence des mains d'un brigand qui nous a malheureusement perdus, mais que nous haïssons.

—Que dites-vous ? Maurice, dit Helmina ; je ne vous comprends pas.

—Le temps est trop précieux pour que je vous détaille aujourd'hui cette malheureuse histoire, vous la connaîtrez plus tard ; qu'il me suffise de vous dire pour le moment que j'ai été le complice de maître Jacques, votre bourreau.

—Malheureux !

—Et vous, mon père, dit Julienne, par quel hasard... ?

—Complice aussi, dit Julien en se jetant aux genoux de sa fille... Pardon ! pardon pour nous deux ; le repentir a fait votre délivrance, j'espère qu'il fera le reste. Pardon, ma fille, grâce, Helmina !... nous renouçons au crime.

—Parlez, jeunes filles ; dites-nous que vous nous pardonnez, dit Maurice en pleurant ; hâtez-vous, Helmina ; il est à quelque distance de cette caverne un homme qui attend avec impatience l'heureux moment où il pourra vous passer dans ses bras.

—De qui voulez-vous parler ? dit Helmina avec précipitation ; mon Dieu, serait-ce encore quelque... ?

—Il n'y a plus de mystère, dit Maurice ; votre père, M. Des Lauriers, vous attend à la sortie du bois.

—Mon père !... oh ! mais c'est un rêve... : un rêve de bonheur ; mon père !... ah ! Maurice, vous vous jouez de ma sensibilité !.....

—Sortons, dit Julien, qui ne pouvait plus résister à ses émotions ; sortons.

—O mon Dieu ! qu'est-ce que cela ? dit Helmina à la vue de deux cadavres sanglants étendus à la porte de la caverne, qu'elle reconnut pour ceux de Lampsac et de Mouflard ; qu'avez-vous fait ? un meurtre !... horrible !...

—Non, Helmina, dit Maurice, nous avons défendu notre vie contre eux ; les misérables ont voulu soutenir jusqu'à la fin leur scélératesse.

—Quelle mort ! dit Helmina.....et quelles terribles suites.....Que Dieu ait pitié de leurs âmes.....

Il y a quelques jours, Helmina traversait les mêmes sentiers qu'elle parcourt aujourd'hui ; mais alors c'était une marche pénible, affreuse, elle allait à la mort, guidée pas ses bourreaux ;

à présent elle court vers le bonheur ; ses pas sont légers, sa marche est aisée.. l'espérance donne des ailes. Ce bois du Cap Rouge qui lui avait paru si effrayant lui paraît aujourd'hui majestueux ; il n'est plus éclairé par la lueur rapide de l'éclair, mais par les rayons d'un soleil radieux qui commence à s'élever au-dessus de la cime des plus grands arbres ; elle n'y entend plus les jurements et les imprécations des brigands, mais le ramage d'une foule de petits oiseaux qui se bercent sur toutes les branches, et semblent vouloir partager son bonheur.

Helmina ne peut alors fermer son cœur à des sentiments de reconnaissance et d'admiration pour Dieu ; alors elle commence à croire et à répéter en elle-même cet adage du vieux temps : L'orage ne peut pas toujours durer.....

—Est-il bien vrai, Maurice, dit Helmina, que vous ne m'avez pas trompée en me disant que j'allais retrouver mon père ? Hélas ! comment pourrais-je le croire !

—Croyez-le, Helmina, vous êtes sur le point de le voir ; j'entends les branches qui plient ; c'est lui.

En effet, M. Des Lauriers impatienté d'attendre, et craignant qu'il ne fut arrivé quelque malheur, s'était avancé à une petite distance dans le bois. Maurice se mit à siffler, c'était le signal convenu pour se reconnaître ; et M. Des Lauriers parut, et se précipitant dans les bras d'Helmina :

—O ma chère petite fille, je te revois enfin, s'écria-t-il avec joie.

—O mon père ! dit timidement Helmina.....

Nous n'entreprendrons pas de peindre à nos lecteurs la scène touchante et expressive qui eut lieu alors dans le bois du Cap Rouge. Ceux qui, comme M. Des Lauriers, ont eu occasion de goûter le même bonheur, conviendront avec nous qu'il n'est pas de paroles assez fortes, assez énergiques pour l'exprimer. De pareils moments donnés à un père, à une épouse, à un parent, à un ami quelconque, et, généralement parlant, à l'amitié ou à l'amour, après une longue absence ou un retour inespéré, sont des délices que le cœur seul pourrait dépeindre.....

M. Des Lauriers, après avoir donné le temps nécessaire à la manifestation de son amour paternel, fit monter Helmina avec lui dans une voiture qu'il

avait emmenée, et disparut comme l'éclair, après avoir dit tout bas à Maurice de chercher maître Jacques et de l'emmener chez lui, comme il en était convenu avec lui.

XV.

Tout est découvert.

Le temps s'écoule rapidement ; l'heure du rendez-vous est passée, et presque personne ne paraît encore dans le vaste salon où viennent d'entrer M. D..., Stéphane et Emile. Ils gardent tous trois un silence religieux, et semblent, par leur contenance, être dans l'attente de quelque grand événement....

Enfin, la porte s'ouvre, M. Des Lauriers entre, et, saluant avec gravité, il gagne une large bergère placée dans le fond de l'appartement, et penche la tête sur une longue table d'acajou qui est devant lui. Puis il y a encore quelques instants de silence.

Alors un homme que personne n'a le temps d'examiner entr'ouvre la porte et fait un signal convenu à M. Des Lauriers qui le suit et se retire en priant de l'attendre.

—Vous l'avez donc trouvé ? Maurice.

—Oui, monsieur ; il est dans l'antichambre.

—Merci. Tenez-vous prêt, je vais vous appeler dans l'instant.

Et il entra.

—Comment se porte M. Des Lauriers, dit maître Jacques avec familiarité et d'un air affable.

—Très-bien, monsieur, dit M. Des Lauriers en déguisant son indignation.

—Vous venez sans doute, comme vous me l'avez appris, retrouver votre petite fille, dit maître Jacques sans autre préambule.

—Oui, s'il vous plaît.

—Ah ! monsieur, dit maître Jacques en prenant un ton de découragement ; il me faut vous apprendre une nouvelle des plus malheureuses ; c'est une pénible nécessité pour moi,.....mais.....

—Parlez vite, de grâce, dit M. Des Lauriers en feignant un vif empressement ; mon Dieu, qu'est-il arrivé..?

—Je n'ose vous le dire.

—Oh ! je prévois..ma fille est morte !

—C'est comme si elle l'était.....elle m'a été enlevée !

—Que dites-vous.....? dit M. Des

Lauriers en s'arrachant les cheveux..... enlevée ?..... par qui ?

—Par des brigands, monsieur, par des scélérats.....

—Par des brigands ! Et vous n'avez pu éviter ce malheur ?

—Soyez-en persuadé.

—Pauvre Helmina!...pauvre enfant ! elle qui était si digne de vivre, de briller sous les yeux de son père.

Et M. Des Lauriers fit semblant de verser des larmes ; maître Jacques l'imita.

—Ecoutez, monsieur, dit M. Des Lauriers, il faudra faire des perquisitions pour la retrouver ; je n'épargnerai rien, et j'espère que, de votre côté, vous m'accorderez vos services.

—Avec plaisir, monsieur ; mais je crois qu'il serait inutile.....

—Nous essaierons toujours ; demain donc nous irons ensemble, vous et moi, accompagnés d'un certain nombre de personnes, faire une fouille générale dans le Cap Rouge ; on dit que c'est là le refuge de tous les brigands, n'est-ce pas ? mon ami.

M. Des Lauriers l'examina attentivement.

—Oni, dit maître Jacques embarrassé ; mais il est bien probable qu'on se trompe ; il n'est pas croyable que les voleurs se tiennent si près que cela de la ville.

—Nous verrons cela ; mais avant monsieur, quoique je ne doute nullement de votre franchise et de votre fidélité à mon égard, je crois qu'il sera nécessaire que vous me donniez des preuves convaincantes et solides comme quoi ma fille a été réellement enlevée sans que vous y ayez pris aucune part.

—Comment ! dit maître Jacques, comment, vous oseriez croire....

—Je ne crois rien, encore une fois, je ne vous soupçonne nullement ; mais il faut que je sois certain de cet enlèvement, qui me paraît assez extraordinaire, avant d'aller plus loin ; et votre parole, toute sacrée qu'elle puisse être suivant moi, ne serait peut-être pas suffisante aux yeux d'autres personnes presque aussi intéressées que moi dans cette affaire. Ainsi donc, il vous faudra faire votre déposition devant un magistrat, ou bien me produire des témoins.

—Quant à des témoins, dit maître Jacques, je pourrai vous en donner

deux bons ; et si vous n'en êtes pas satisfait, je suis prêt à jurer....

—Assez, dit M. Des Lauriers incapable de maîtriser plus longtemps son ressentiment, assez, M. Jacques ; je connais maintenant vos dispositions.....je sais ce que vous êtes capable de faire. A quoi sert de perdre le temps inutilement....sachez, M. Jacques, que je connais l'auteur du crime.

—Mais vous badinez.....dit maître Jacques en faisant l'étonné et en frissonnant....ce n'est pas possible !

—Très-possible ; et je sais fort bien que vous le connaissez vous-même.

—Allons, allons, plus de badinage.

—Je parle sérieusement, dit M. Des Lauriers en fixant attentivement maître Jacques ; il ne s'agit pas de rire et de jouer ici, entendez-vous ?

—Ecoutez-donc, mon cher ami, dit maître Jacques en s'impatientant, je n'ai pas de leçons à recevoir de vous, probablement ?

—Plut à Dieu que vous en eussiez eues, dit M. Des Lauriers avec une sévérité qui augmentait de plus en plus ; mais aujourd'hui il n'est plus temps, il ne s'agit plus de cela. Vous dites donc que vous ne connaissez pas le coupable ?

—Vous moquez-vous ?

—Et vous pouvez le jurer ?

—Tant qu'il vous plaira.

—Et pouvez-vous jurer que ce n'est pas vous ?

—Si vous voulez m'insulter, dit maître Jacques avec colère, vous le paierez plus cher que vous ne pensez ; vos questions sont par trop impertinentes pour que je les souffre plus longtemps ; avec tout autre qu'un ami il y a longtemps que je les aurais punies.

—Moi, votre ami, monsieur, je maudis le jour où je vous ai connu.

—Et cependant vous avez été bien fier de me confier votre fille.....voilà donc votre reconnaissance.

—Parce que je vous croyais alors honnête homme.

—Et pour qui me prenez-vous donc à présent ?

—Pour ce que vous êtes, un scélérat, un voleur ! dit M. Des Lauriers avec mépris, et en le regardant avec fermeté et courage.

Maître Jacques bondit de rage.

—Vous prouverez, monsieur, vous donnerez vos témoins ; je vous montrerai, moi, ce que c'est que d'insulter un homme d'honneur sans raison.

—Et moi, dit M. Des Lauriers, infâme scélérat, je vais te faire voir immédiatement que je peux prouver ce que je viens d'avancer. Puis ouvrant la porte : Maurice, s'écria-t-il, ici, Maurice.

Maître Jacques frémit horriblement.

—Voilà, ajouta M. Des Lauriers, voilà l'homme qui va te condamner ; c'est lui qui m'a tout déclaré. Tu ne diras pas qu'il a inventé ; tu sais qu'il connaît tous les crimes aussi bien que toi...

—Parle, Maurice ! N'est-il pas vrai que c'est maître Jacques qui t'a perdu, qui t'a entraîné dans le crime ?

—C'est vrai.

—Il ment, le pendard, il ment, dit maître Jacques, ou que Satan m'enveloppe !

—Tais-toi, monstre !

—Quand je le voudrai.

—Et Julien, continua M. Des Lauriers, ne doit-il pas tout son malheur, sa scélératesse à maître Jacques ?

—C'est encore vrai.

—Et pour tout dire en un mot, peux-tu affirmer que tous les crimes dont Québec a été le théâtre depuis quelque temps, ont été commis par lui ?

—Je puis le jurer.

Maître Jacques fut près de se jeter sur Maurice.

—Venons maintenant, dit M. Des Lauriers, à ce qui nous regarde plus particulièrement. Il y a quelques jours, ne t'a-t-il pas montré une lettre que je lui envoyais et dans laquelle je lui redemandais ma fille ?

—Je ne nie pas cela, dit maître Jacques pour faire voir qu'il était sincère.

—Et nieras-tu que, pour favoriser ta passion honteuse, pour enlever ma fille à un jeune homme estimable qui l'aimait, tu l'as fait enlever et transporter dans le bois du Cap Rouge ? Nie-le, si tu l'oses.

—Je le nie.

—C'est vrai, dit Maurice ; il ment.

—Tu mens toi-même, vil coquin, dit maître Jacques, en lui lançant des regards foudroyants.

—Tu vas nier aussi probablement, ajouta M. Des Lauriers, que cette lettre contrefaite de la manière la plus infâme ne vient pas de toi.

—Je le nie.

—C'est bien, courage ; tu n'avoueras pas non plus que tu as montré cette

même lettre à Helmina, que tu l'as demandée en mariage et que tu l'as menacée, sur son refus formel, d'une mort horrible. Tu vas dire effrontément aussi que tu n'as jamais formé le projet de tuer son amant, de me tuer moi-même, si tu l'apercevais que je n'épargnais rien pour retrouver ma fille. Misérable ! scélérat que tu es ! dit M. Des Lauriers avec indignation ; et tu croyais pouvoir vivre ainsi dans le crime sans jamais être reconnu ! tu croyais qu'il n'existe pas dans le ciel un Dieu tout-puissant, vengeur de l'innocence, un Dieu juste et inexorable pour punir le vice et bénir la vertu ! Prépare-toi donc à apprendre le contraire ; je vais rassembler ici devant toi toutes tes victimes ; même elles te jugeront comme tu le mérites.

M. Des Lauriers se tournant du côté de la porte : Maurice, lui dit-il, faites entrer.....

Maurice sortit et revint aussitôt suivi de Julien.

Maitre Jacques le regarda sans rien dire. Après lui parut M. D., Emile et Stéphane qui s'écria en voyant maître Jacques :

— Mon père, mon père, partons ; voici maître Jacques, le brigand,

— Non, non, cher ami, dit M. Des Lauriers, demeurez ici.

Puis s'adressant au brigand :

— Tu vois que tu es déjà bien connu.

Maitre Jacques se mordait les poings et ne disait plus rien.

— Mon cher ami, dit M. D. en serrant la main de M. Des Lauriers, que je suis aise de te revoir !

Stéphane passa de la crainte à la surprise.

— Viens donner la main au compagnon d'enfance de ton père, mon cher fils, dit M. D....., viens.

Stéphane obéit avec quelque hésitation.

— Que signifie tout ceci, monsieur ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Vous allez le savoir, mon cher enfant, dit M. Des Lauriers avec une douce gaieté, permettez-moi de vous appeler ainsi.... Que ce jour où j'ai découvert le plus noir des forfaits soit en même temps celui du bonheur le plus pur et le plus délicieux. Maurice, allez chercher ma fille.

Helmina parut aussitôt suivi de Julienne et de Madelon.

— Grand Dieu ! que vois-je ! Helmina.... la fille du brigand !

— Non, Stéphane.... la fille d'un honnête homme.... ma fille, si vous l'aimez mieux.

— Helmina, votre fille ! répéta Stéphane.

— Mais c'est incroyable, dit M. D...

— Dieu des bons anges, queu nouvelle, s'écria Madelon en frappant des mains.

— Je suis trahi, dit maître Jacques en tombant sur une chaise, tout est découvert !

C'est donc bien vrai, dit Stéphane.

Puis se jetant aux genoux de M. Des Lauriers :

— Je l'aime, monsieur, permettez qu'elle soit mon épouse.

Il ne put en dire davantage ; il porta les yeux sur Helmina qui rougit et vint tomber dans les bras de son père !.

— Soyez heureux, mes chers enfants, dit M. Des Lauriers attendri jusqu'aux larmes et en leur joignant les mains ; nous permettons votre union, que Dieu la bénisse !...soyez heureux !

— Puissiez-vous apprendre dans ce passage subit de l'infortune au bonheur le plus parfait à ne jamais désespérer de la providence, dit M. D.....en embrassant ses deux enfants.

— Oh ! bon St. Antoine ! dit Madelon, ça va faire un beau p'tit mariage rach'vé.

— Eh bien ! Stéphane, vous allez donc enfin être heureux, dit Emile en lui serrant la main ; je suis content, je vous en félicite.

— Et moi aussi, dit Maurice, je veux apprendre de vous à goûter la joie de l'honnête homme.

Helmina n'avait pu résister à cette scène si délicieuse et si touchante, à laquelle son cœur était encore tout-à-fait inaccoutumé ; elle s'était évanouie dans les bras de son père. Tandis que tout le monde s'empressait tumultueusement autour d'elle, maître Jacques ouvrit une fenêtre qui donnait dans la cour et s'évada sans que personne n'y prit garde. Ce ne fut qu'après qu'Helmina fut parfaitement revenue à elle que l'on s'aperçut de son absence.

— Il s'est sauvé, dit Maurice ; je vais courir après.

— Non, non, mon brave, dit M. Des Lauriers, laissez-le aller, le malheureux ; que Dieu ait pitié de lui. Et vous, mes amis, ajouta-t-il en s'adressant à Julien,

et à Maurice, puisqu'il est bien vrai que vous voulez abandonner le sentier du crime.....

—Quoi ! dit Madelon en interrompant, t'as été voleur, toi, Maurice,...oh ben ! c'est affreux, ça.

—Pardon, Madelon, dit Maurice, en se jetant dans ses bras, pardon.

—Tout est pardonné dans ce beau jour, dit M. Des Lauriers ; ne pensons plus au passé. Je suis sur le point d'acheter deux terres dans une campagne voisine, Julien en cultivera une, et toi l'autre ; nous irons vous voir de temps en temps, ce sera notre promenade favorite.

—Mon père, dit Helmina, Julienne restera avec nous.

—Non, Helmina, il faut qu'elle suive son père, mais je te donnerai une autre compagne, Elise, la fille de Mme. La Troupe. Quand à cette dernière, je vais tout faire en mon pouvoir pour l'arracher des mains de la justice.

—Hélas ! monsieur, dit Stéphane, vous ne serez pas à cette peine, la malheureuse s'est empoisonnée de désespoir.

—Oh, mon Dieu ! s'écrièrent à la fois Emile, Helmina et Julienne.

—Et sa petite fille, où est-elle ? demanda M. D....

—Elle doit être chez moi à présent, j'ai donné ordre à Magloire d'aller la chercher.

—C'est bien, tout est terminé maintenant.

—Oui, dit M. Des Lauriers, et il ne nous reste plus qu'à fixer le mariage de Stéphane avec Helmina à demain ; nous épargnerons autant que possible le trop d'éclat et de tumulte. Vous êtes tous de la noce, mes amis, c'est un repas de famille où il vous faut assister.....

Le dénouement est facile à prévoir.

Il n'est que cinq heures, l'aurore vient de disparaître et les conviés sont déjà sur pied. Il n'y a pas jusqu'à Magloire qui a endossé l'habit de drap vert à l'antique et se pavane sous un énorme chapeau de castor à longs poils et à larges bords.

La cloche tinte ; on se met en marche et on suit gaiement la route de l'église....

Puis un tumulte se fait entendre, et on aperçoit une foule qui se presse autour d'un cadavre. M. Des Lauriers et M. D.... en approchant de plus près,

reconnaissent le corps d'un noyé, c'est celui de maître Jacques.

—N'en parlons pas, dit M. D...., cela pourrait peut-être troubler notre petite fête.

Une heure après les fiancés sont unis ; tout est fini heureusement. Le reste de la journée se passe gaiement comme le jour d'une noce, et le soir le soleil se couche radieux pour les nouveaux époux.

EUGÈNE L'ÉCUYER.

[Pour le Foyer Domestique.]

SAGESSE ET FOLIE.

DEDIE A QUELQUES AMIS.

Hélas ! ils disent tous ainsi : " c'est impossible ! " Ces frères malheureux, qu'un pouvoir invincible, Suivant eux, porte à vivre abrutis dans l'excès ! Ils parlent tous ainsi, quand on vent les convaincre Qu'avec la volonté tout homme peut se vaincre, Et que leur mot d'excuse est à peine français.

Tu disais : " impossible ! " aussi, toi qu'on enterre ! O malheureux ami ! toi, dont le caractère Fut le frère de lait du mien, toi qui vécus Si longtemps respecté pour ton intelligence, Tes talents, ton savoir, ton cœur pour l'indigent, Qui donc t'eût cru caché sous l'aile de Bacchus ?

Qui donc eût pu penser qu'à ton âge, mon frère, Tu pouvais follement chercher à te distraire Des ennuis dont le monde était rempli pour toi ? Qui donc eût soupçonné ton dégoût de la vie ? Qui, te voyant joyeux, d'un rien l'âme ravie, Eût dit : c'est sa manière à lui de feindre ?—Moi.

Moi seul. Lui reprochant, un jour, sa solitude, Qu'il appelait " le temps à donner à l'étude. " Je lui fis, en partie, avouer ses tourments. " Le monde... les amis... que dis-tu ? tu m'enivres ! " Me dit-il, j'ai tout là : ma bouteille... mes livres... " Ne changeons rien ; ton monde et le mien sont [charmants.....]"

Ce voile enfin tombé, j'allais lire en son âme. Après un court silence, il reprit avec flamme : —Mon cher, j'aime le monde... et je devrais, pour Le haïr ; mais haïr repugne à ma nature ; [tant C'est livrer sans profit, son âme à la torture... Bref, je préfère en rire et paraître content.

J'en ris. Rire, me sert à voiler ma pensée Sur tous ceux (qui d'ailleurs la diraient insensée) Qui font [un crime aux gens] de n'être pas comme [eux.

Vous riez ? eux, voyez, grimacent un sourire... Vous écrivez ? " Pourquoi vous mêlez-vous d'écrire ? " " Voulez-vous par hasard vous faire un nom fa- [meux ? "

“ Vous écrivez ! Pourtant votre science est nulle...
 “—Peut-être, mais de saine équité le cœur brûle.—
 “—Vous écrivez en vers : c'est pour jeter aux yeux
 “ De vos quelques lecteurs la poudre dont la rime
 “ Aveugle les badauds qui, pourvu qu'on s'exprime
 “ En rimant, pensent lire un chef-d'œuvre des
 [dieux.”

Nous n'avons point, hélas ! une idée aussi vile ;
 Nous sommes de l'avis du poète Banville...
 Après lui, nous pourrions dire à tous ces mordants,
 Sur le ton qu'il l'a dit, sans surcharges malignes :
 Faire des vers, c'est simple : on prend d'abord des
 [lignes,

On met la rime au bout, et du talent dedans.
 Je ris—même chez lui—d'un monde économique
 D'esprit de charité, que son mal endémique
 Engage à s'occuper d'autrui plus qu'il ne faut ;
 Le rire est le seul baume à verser sur la plaie
 Que vous fait une langue en vous servant de claie,
 Quand, à tort ou raison, l'on vous croit en défaut.

Je ne suis point de ceux qui pensent qu'on peut
 [dire
 Le mal qu'on sait d'autrui dès lors qu'on peut en
 [lire
 Le rapport des journaux, ou quand “ chacun le
 [dit : ”

Car de là qu'un pauvre être-est tombé, faut-il croire
 Qu'on peut faire honnir son nom et sa mémoire ?
 Qui sait se taire alors ajoute à son crédit.

Le jugement du monde est parfois si stupide
 Qu'il faudrait pour y croire un courage intrépide !
 Aussi, qui donc hésite à lui dire son fait,
 A ce monde infernal, quand on connaît l'effet
 Des après jeux de mots, des lourdes facéties
 Qu'il emploie à servir ses basses jalousies ?.....

Un exemple : “ J'ai vu communier un tel,”
 “ Il va donc, répond-on, de l'hôtel à l'autel ?....”
 Hé bien ! moi, j'ignorais qu'un tel fût un ivrogne.
 Crois-tu donc qu'il suffise, alors, qu'on se renfrogne
 Et qu'on dise : “ A part ça, c'est un charmant
 [garçon,
 “ Et quand il boit, d'ailleurs, il boit à sa maison ? ”

Non, non ! celui qui tient un semblable langage
 Dans les mains de Satan place son âme en gage !
 S'il veut la retirer et se montrer chrétien,
 Plus qu'il n'a dit de mal il doit dire du bien
 De celui que sa haine avait pris pour victime,
 Et qu'il voulait d'un mot perdre dans mon estime.

Qu'il vienne et dise : hier, j'ai fait une action
 Infâme ; j'ai terni la réputation
 D'un frère malheureux, qui trop souvent se laisse
 Entrainer, il est vrai, par sa triste faiblesse,
 Mais qui sent dans son cœur le vide et l'abandon,
 Tant qu'il n'a pas à Dieu demandé son pardon.

Non. Ce serait trop sage : on préfère être lâche
 Et manger du prochain, sans trêve, sans relâche !
 Encor si le mangeur de prochain ne mangeait
 Que celui dont je parle,—et qui n'a pas sujet
 De se plaindre, après tout, de son sort à voix haute,
 Ayant perdu ce droit, lui-même, par sa faute.—

Mais de chère plus fine il se montre friand,
 Le lâche ! Il faut le voir, obséquieux, riant,
 Complimenter la mère et la sœur et la femme
 D'un ami, puis courir, (tant la candeur l'affame !)
 Deux minutes plus tard, dans un cercle voisin,
 Les déchirer, les perdre à jamais, l'assassin !

A ses yeux “ la beauté, devant qui tout s'incline,
 “ Ne peut faire autrement que d'être Messaline....”
 “ Aussi, plus que Don Juan il n'est point ravisseur,”
 “ Puisqu'à genoux vers lui se traîne votre sœur....”
 “ Votre fille est bien près d'une chute honteuse....”
 “ Et sa mère lui sert de vile entremetteuse....”

Evidemment, j'en passe ! O mon ami, sais-tu
 Qu'on peut perdre une femme à nier sa vertu [rage ?
 Comme on peut perdre un homme à nier son cou-
 L'une et l'autre, voyant un défi dans l'outrage,
 Méprisant le danger, sont guidés par l'orgueil :
 Ils s'exposent.... et vont se briser sur l'écueil.

Sais-tu que la plupart des louches renommées
 Sont faites par ces gens aux langues affamées
 De scandaleux rapports, dont le plaisir normal
 Est de nier le bien et proclamer le mal ?
 En outre, suis ces gens dans leur propre conduite :
 Leur carrière d'horreurs n'est souvent qu'une suite.

As-tu songé jamais au sort des malheureux
 Que cloue à son gibet l'opinion publique
 Qui, jugeant sans appel, ne veut pas de réplique
 De ceux qu'elle condamne aux maux les plus
 [affreux ?
 Oh ! pour ma part, j'y songe, et c'est ce qui m'engage
 A censurer partout la haine et son langage.

Pourquoi donc nous plaît-il de nous laisser berner
 Par ces gens sans pitié qui veulent gouverner
 L'opinion publique au gré de la folie,
 Du vice ou de la haine ? O quelle anomalie !
 L'Etat punit le vol, l'effusion du sang :
 Le meurtre moral reste un jeu fort innocent !

Je semble intéressé, dans mon acrimonie,
 A voir la médisance avec la calomnie
 (Qu'en tout lieu de mon rire ardemment je poursuis)
 Proscrites de nos mœurs, et c'est vrai, je le suis !
 Je suis intéressé pour celui qui se voue
 A hair son semblable, et dont l'acte l'avoue.

Je suis intéressé, de bon cœur, pour celui
 Qui vous charge de torts si votre étoile a lui.
 Plus que la sienne, ou bien, qui vous garde rancune
 Quand vous avez tout fait pour qu'il n'en ait au-
 [cune

Je le suis pour celui qui, n'ayant pas d'honneur,
 Met à déshonorer les autres son bonheur.

J'en ai tant vu souffrir d'envieux ! race immonde
 Qui se dit toujours prête à refaire le monde, [rité,
 Et j'en vois tant souffrir ! “ sans qu'ils l'aient mé-
 Qu'en devoir je leur fais don de ma charité ; [même,
 Au risque d'en manquer quelquefois pour moi-
 J'en aurai pour chacun, qu'on me hâisse ou
 [m'aime.—

—Ainsi pensait l'ami porté dans le tombeau ;
Lui, de qui l'avenir pouvait être si beau !
Il eût pu figurer dans la plus haute sphère
De la société, s'il eût dit : je veux faire
Mon profit des talents don' le ciel me dota ;
Mais, pour lui, figurer, c'était un Golgotha !

Il refusa toujours, par le mot " impossible, "
Toute affaire d'éclat. N'étant point insensible
Aux attraits du plaisir d'un monde turbulent,
Il recherchait les bals ; il s'y montrait galant,
Fort empressé, surtout auprès des jeunes filles,
Qu'il aimait voir briller dans les joyeux quadrilles.

Tout alla pour le mieux jusqu'à ses vingt-cinq ans,
Age où, pour la patrie, il fut requis aux camps.
Ce fut là qu'il apprit à pratiquer l'opprobre
De n'être, pour calmer ses ennuis, jamais sobre !
De retour au foyer, il ne vit plus d'amis..... [mis !
Nous craignîmes, messieurs, de nous voir compro-

Pourtant, dès que Bacchus de sa grande aile
[effleure
Un homme. croyez-m'en. ô mes amis, c'est l'heure
Où cet homme a besoin du bras de l'amitié.
Nous le laissâmes seul ; il nous faisait pitié...
Aussi, quand il disait : " je sors peu... j'étudie... "
Je sentais un reproche à notre perfidie !

Du reste, il jugeait bien le monde. Il eut le tort
D'aimer trop ses amis. Il ne serait point mort
Si tôt, s'il eût suivi la maxime piquante :
Se choisir un ami, se choisir un melon,
Demander même soin : pour en trouver un bon,
Il faut, de l'un et l'autre, en éprouver cinquante.

Hélas ! de notre part plus de fraternité,
De la part de chacun un peu de charité,
Eût fait aimer la vie à cet homme capable
De se sacrifier pour la foule coupable,
Et qui, de désespoir, força sa passion
Naissante à lui servir de consolation !

Il n'est plus... cet ami que nous sacrifiâmes [âmes !
Trop promptement peut-être aux dégoûts de nos
Il est mort, m'a-t-on dit, en se plaignant de nous...
Pour réparer nos torts, tombons tous à genoux
Et priions pour son âme, amis, sur cette tombe
Que nul ne quitte au moins sans qu'une larme y
[tombe.

J. A. BELANGER.

Pensées.

—Celui qui vit bien dans sa jeunesse
se prépare une vieillesse heureuse.

—Faire des excès, c'est escompter
l'avenir au profit du présent.

—La gêne et la misère sont souvent
la suite de la paresse et de l'impré-
voyance.

—L'ordre et l'économie sont les plus
fermes soutiens de la fortune acquise.

FORESTIERS

ET

VOYAGEURS.

(Suite.)

CHAPITRE II.

Histoire du Père Michel.

§ 1.—Un Compérage.



Le Père Michel, qui n'avait
dit mot depuis le repas
et qui semblait absorbé
dans ses pensées, prit
alors un poste convenable
et commença ainsi :

Il y a juste ce soir soixante-cinq ans de cela, un septième enfant venait de naître chez un des *gros habitants* (1) de la paroisse de Kamouraska, dans la

concession de l'*Embarras*.

C'était dans le temps des *bonnes années*, il y avait plus de blé alors qu'il n'y a d'avoine aujourd'hui ; les *habitants de huit cents minots* n'étaient pas rares. Mais un bon nombre abusaient de cette abondance, ne pensant qu'à manger, à boire et à s'amuser : ils croyaient que ça durerait toujours et n'avaient pas l'air à s'occuper d'autre chose. J'ai connu des habitants qui achetaient une tonne de rhum et un baril de vin, pour leur provision de l'année : la carafe et les verres avec les *croisnoles* étaient toujours sur la table, tout le monde était invité, on ne pouvait pas entrer dans une maison sans *prendre un coup*. On avait même fait un refrain que le maître de la maison chantait, dès que ses visiteurs faisaient mine de partir :

Les canadiens sont pas des fous :
Partiront pas sans prendre un coup !

(1) Il est bon que les étrangers qui pourraient lire ces lignes sachent qu'en Canada ces mots, un *gros habitant*, veulent dire un cultivateur à l'aise.

C'est pour cela qu'on dit aujourd'hui d'un homme ivre et sans raison : " *il est soûlé comme dans les bonnes années.* "

Les fêtes étaient presque continues, il n'y avait, pour ainsi dire, que dans les saisons des semences et des récoltes qu'on travaillait. J'ai vu des habitants, pour n'avoir pas réparé les ponts des fossés de traverse dans la morte-saison, jeter dans le fossé la première charge de gerbes pour passer les autres pardessus.

Ça ne pouvait pas durer ; mais aussi plusieurs se sont ruinés et, si les vieux de ce temps-là revenaient, il y en a beaucoup qui trouveraient des faces étrangères dans leurs maisons..... C'est malheureux qu'on n'est pas plutôt établi les sociétés de tempérance !

Les bonnes années sont rares depuis ce temps là : presque tous les ans, depuis, il y a des vers qui mangent le blé et, surtout dans les paroisses d'en haut, il n'y a quasiment plus moyen d'en cultiver. Des savants ont cherché à découvrir des *estèques* afin d'arrêter ce fléau : je leur souhaite bien de la chance ; mais il m'est avis que les mouches et les vers obéissent au bon Dieu, et qu'il les fait piquer ceux qui ont du mauvais sang, pour les guérir.

Tenez, prenez ma parole, c'est une punition et, tant qu'on n'aura pas fait pénitence, ça durera.

Je parlais de ça, l'autre jour, à un de ces canadiens que je ne peux pas souffrir qui ont toujours des objections et ont l'air de ne croire au *Grand-Maitre* que malgré eux ; il me répondit ; — mais comment cela se fait-il que les américains et les gens du Haut-Canada, qui ne sont pas de la religion, récoltent du blé ? — Cela se fait comme ça, que je lui dis, on corrige ses enfants, parcequ'on est leur père et on ne corrige pas les enfants d'un autre !.....

Mais pour en revenir à mon histoire, dans ce temps-là il n'y avait pas de tempérance, et il y avait à l'*Embarras* trois habitants qui achevaient de manger et de boire leurs biens ; comme je vous l'ai dit, chez l'un d'eux à pareil jour qu'aujourd'hui, il y a soixante-cinq ans survenait un enfant, le seizième de la famille.

Il n'y avait pas six heures que l'enfant était au monde, que la maison était déjà pleine. La table était mise dans la chambre de compagnie, et on trin-

quait d'importance : on chantait force chansons, et surtout favorite des lurons de ce temps-là :

Les enfants de nos enfants
Auront de fichus grands pères
A la vie que nous menons,
Nos enfants s'en sentiront !
Donne à boire à ton voisin ;
Car il aime, car il aime
Donne à boire à ton voisin :
Car il aime le bon vin.
Ah ! qu'il est bon, ma commère.
Ah ! qu'il est bon, ce bon vin !

Si l'temps dur' nous mang'rons tout,
La braquette, la braquette :
Si l'temps dur' nous mang'rons tout,
La braquette et les grands clous !
Donne à boire à ton voisin,
Car il aime, car il aime.....
Donne à boire à ton voisin :
Car il aime le bon vin.
Ah ! qu'il est bon, ma commère.
Ah ! qu'il est bon, ce bon vin !

Le diner commençait à durer un peu et la relevée était entamée, sans qu'on songeât à autre chose qu'à s'amuser, lorsque la malade fit venir son mari et lui dit :

— Il est temps d'aller faire baptiser l'enfant.

— Parbleu c'est bien vrai : allons, il faut aller mettre les chevaux sur les voitures, répondit le maître de la maison. Puis, ouvrant la porte de la chambre où l'on s'amusait : Ah ! ça, vous autres là, on va aller faire baptiser l'enfant..... Toi, Baptiste, tu sera compère et tu peux choisir Madeleine pour ta commère. Allons, vous autres les femmes préparez le petit pour le compérage. *Les jeunesses* allez atteler, vous prendrez la Bégonne. Tu n'as pas besoin de t'en mêler, Baptiste, les garçons mettront bien ton Papillon sur ta cariole. On finira le *snaque*, quand on sera de retour !

Chacun faisant sa part de besogne, tout fut bientôt prêt et les deux carioles partirent *grand train*, dans la direction de l'église de la paroisse. Le Père, seul dans sa voiture, batait la marche ; par derrière venaient le compère et la commère portant l'enfant : Baptiste menait sa commère sur le devant, parceque Madeleine était pas mal large et que, de plus, les chemins étaient un peu *boulants*.

À part du petit nouveau, les autres étaient joliment gris, en quittant la

maison ; mais arrivés à l'Eglise, heureusement, il n'y paraissait plus. Il est bien sûr même qu'ils firent des réflexions sur leur manière de vivre, et que leur conscience dût alors leur donner de bons avis : ces choses là font toujours du bien.

Après le baptême, M. le curé, qui était désolé de voir une partie de la paroisse ainsi livrée à l'ivrognerie, leur dit :—J'espère qu'en présence de ce nouveau chrétien, de cette créature régénérée, vous ne commettrez pas de ces excès si fréquents aujourd'hui dans les fêtes de famille.

Nos gens firent une mine pénaude qui ne dut pas trop rassurer le curé sur l'avenir, lui qui connaissait un peu le passé des trois paroissiens auxquels il parlait.

Au sortir de la sacristie, le compère conduisit sa commère chez le marchand, pour acheter des rubans, des dragées et autres babioles.

De là on passa chez l'hôtelier, en compagnie d'un ami qui demeurait sur le chemin de l'Embarras. Les hommes prirent chacun une couple de coups, on fit avaler à la commère une *bonne ponce* et on partit ; l'ami en tête et les autres à la suite. Pas besoin de dire que ça filait grande écoute.

Arrivés à la *montée* qui conduisait à la maison de l'ami, celui-ci arrêta sa voiture et ne voulut pas permettre aux autres de passer outre sans entrer chez lui.

—Les femmes aimeront à voir le petit nouveau, dit-il, puis vous prendrez une petite goutte pour vous réchauffer.

—Ce n'est pas possible, dit la commère qui, se sentant la tête déjà légère, avait peur d'une autre *ponce* et se rappelait un peu les recommandations de M. le Curé.

—Tiens, je te dirai bien Marcel, dit le Père, j'ai peur de la *poudrerie*, voilà le vent qui s'élève.....

—Ta, ta, ta, répond le maître de la maison, tout ça, ça ne veut rien dire ; on ne passe pas ainsi à la porte d'un ami sans entrer ; suivez-moi, ou bien je n'irai jamais chez vous. Marche, Pigeon !

Les trois voitures enfilent la montée à pleines jambes et..... *houo ! houo ! houo !* on arrive les uns sur les autres à la porte.

De la maison on avait vu venir les

amis et on avait facilement reconnu que c'était *un compérage*. En un instant la commère est entourée, dans sa voiture, par les grandes filles du logis qui viennent prendre l'enfant.

—Est-ce une fille ?

—Non, c'est un garçon.

—A-t-il les yeux bleus ?

—Ma foi, j'en sais rien.

—La mère est bien ?

—Oui, elle est bien vigoureuse pour le temps.

—Entrez, entrez, criait Marcel ! Voulez-vous qu'on fourre vos chevaux dedans un instant, les garçons sont ici, c'est l'affaire de rien ?

—Merci, merci, nous ne voulons être qu'une minute.

—Allons..... entrons, et les voilà dans la maison.

On secoue la neige des habits, la maîtresse aide la commère à enlever son grand châle de dessus. Déjà l'enfant est en partie développé et fait entendre ses cris, du fond du cabinet où les jeunes filles l'ont emporté pour en prendre soin.

—Ma femme, dit le maître, le poêle chauffe-t-il dans la chambre de compagnie ?

—Oui.

—Eh ! bien, fais entrer Madeleine et prépare lui un *bon sangris*. Allons, les hommes, venez prendre un coup avec une bouchée de *croixignoles*.

La commère se défend ; mais il n'y a pas à dire, il lui faut, bon gré malgré, prendre un grand bol de *sangris*, bien sucré, bien chaud et surtout diantrement fort. Les hommes prennent un coup, deux coups, trois coups, on jase un peu, on s'oublie.....

—Sapristi, dit le père au bout de quelque temps, voilà la brunante..... Il faut s'en aller, allons, bonjour, mes amis.

On se lève, et voilà bientôt nos gens prêts à partir.

En ouvrant la porte une rafale fait entrer la neige jusque dans la maison. En descendant le perron la commère glisse sur le croupion, mais les os sont loin, il n'y a rien de cassé, et *bonheurément* ce n'est pas elle qui porte l'enfant en ce moment.

Les voitures et les chevaux qui tremblent à la bise, sont déjà couverts de neige par la *poudrerie* : le vent souffle dur.—Bigre de temps, dit Bap-

tiste, mais heureusement qu'il n'y a pas loin !

Les deux hommes tournent leurs chevaux du côté du chemin, on installe la commère du mieux possible dans la voiture, l'on dépose le petit soigneusement enveloppé sur ses genoux, et.... petit-petan, petit-petan, petit-petan..... voilà qu'on gagne le logis.

Il ne fait pas encore tout à fait noir ; mais le vent soulève la neige et la chasse devant lui, on distingue à peine les maisons et les granges à travers le brouillard épais. La poudrière tourbillonne dans les champs et sur la route.

La neige s'amoncèle le long des clôtures, le chemin s'emplit. Il y a des instants où l'on ne voit que les balises de chaque côté de la voie tracée, et d'autres instants où l'on ne voit rien du tout.

Les voitures ne touchent plus la neige battue et durcie que par intervalles ; le reste du temps, elles sont bercées sur l'élément floconneux et mobile amoncelé par petits monticules.

Le grésil, porté par le vent, se joue comme un lutin de tous les êtres exposés à ses tracasseries ; il frappe les joues, pince le nez, s'introduit dans les yeux, dans les oreilles ; il siffle, bourdonne, s'éloigne, revient en pirouettant, fait les cent coups, sous lesquels les plus fiers sont obligés de courber la tête.

Et durant tout ce temps nos gens sont à peine capables de se rendre compte d'eux-mêmes, pendant que le *cou en roue*, Bégonne et Papillon affrontent bravement l'orage.

À la maison on commence à être inquiets et à se demander : — que font-ils ? Mais les chevaux canadiens sont de fines bêtes et les voitures et attelages de nos habitants des meilleurs.

Enfin le Père arrive le premier.

— Mais qu'avez-vous fait, lui demande-t-on ? La pauvre mère est inquiète ; où sont donc les autres avec l'enfant ?

— Ils viennent par derrière. Dame, la Bégonne ne se laisse pas piler sur les talons ; c'est qu'elle en débite du chemin cette jument-là, quant on la laisse faire.

Quelques instants après quelqu'un crie : — les voilà, les voilà ! En effet, la voiture s'arrête devant la maison : la commère a un peu, beaucoup même de

peine à débarquer, elle entre cependant conduite par son compère.

— Mais comme te voilà équipée ; tu as de la neige partout !..... Et le petit, où est donc le petit ?

La commère abasourdie et n'y étant plus, ne savait que répondre, lorsque Baptiste un peu plus à lui même expliqua :

— Tiens, je m'en étais pas aperçu : il faut que Madeleine l'a laissé tomber, par mégarde, dans le *banc de neige*. Dame, Papillon avait le diable au corps et il n'y avait pas moyen d'en venir à bout. Mais ce n'est pas loin que nous avons versé, c'est à la barrière en prenant la montée.

Cinq ou six hommes partirent à l'instant et revinrent, je ne sais pas si je dois dire heureusement, avec l'enfant trouvé dans la neige qui dormait tranquillement, quand on l'apporta à la maison. Le petit ne s'était pas plus aperçu de sa chute que son parrain et sa marraine.

Il y a de cela soixante-cinq ans ce soir, répéta encore le vieux conteur, et ce petit nouveau là..... C'était moi !

L'histoire de mon compérage, ajouta le Père Michel, a été l'histoire de ma vie. Ballotté de côté et d'autres, j'ai fait bien des plonges et des culbutes pour arriver où j'en suis ce soir, pas plus riche que vous voyez !... Mais après tout, qu'est-ce que cela fait ? " On n'en emporte ni plus ni moins dans l'autre monde."

Le Père Michel se tut et alluma sa pipe qu'il n'eut pas le loisir de fumer bien longtemps. Nous le priâmes bientôt de continuer son histoire, ce à quoi il consentit avec sa bonne humeur et sa complaisance ordinaires.

§ 2.—Le Follet de la Mare-aux-Bars.

Les aventures de mon baptême, reprit le Père Michel, sont assez drôles à raconter ; mais c'est comme bien d'autres choses de ce genre-là, c'est plus gai de loin que de près. Ma pauvre mère, qui était une bonne chrétienne, en avait été bien attristée : puis elle voyait, aussi avec chagrin, dissiper dans de folles dépenses une honnête aisance, fruit de bien des travaux et des économies ; car il est bon de vous dire que le temps de ces fêtes-là n'a-

vait commencé que depuis peu d'années. Mon père, qui était bon au fond et qui aimait sa femme, la voyant se chagriner ainsi, se mit à pleurer ; il finit par faire à ma mère des promesses que celle-ci s'empressa d'aller lui faire accomplir à l'Eglise, dès qu'elle put sortir.

De ce moment, on tâcha de mettre ordre aux affaires de la maison ; mais il était trop tard ! Après quelques années d'efforts inutiles, mes parents aimèrent mieux vendre de suite le bien paternel et payer leurs dettes que de se mettre, en retardant plus longtemps, dans l'impossibilité de se libérer. Ils acceptèrent avec courage leur infortune et mon père tâcha de réparer près de ses enfants, le tort des mauvais exemples qui leur avaient été précédemment données. J'espère bien que Dieu a pardonné à l'âme de mon père, comme je lui pardonne, ajouta le Père Michel avec émotion !

A mesure que mes frères et sœurs venaient d'âge à gagner leur vie, ils se mettaient en service chez les habitants mais toujours dans la paroisse St. Louis.

C'est curieux comme on a de la peine à s'éloigner de sa paroisse ! c'est-à-dire, plutôt, que c'est bien naturel. Avec cela que c'est beau le *Faubourg* (1) de Saint-Louis et toute la paroisse de Kamouraska. Il me semble voir en ce moment le Cap Blanc, les côtes de Paincourt, l'Eglise, le Cimetière, le Presbytère, le Petit Cap, les Anses ; puis ces cinq Iles que j'ai tant de fois visitées !. Tenez, j'ai bien voyagé et je n'ai rien vu qui soit plus beau que cet endroit là !

A mon tour, je dus quitter mes parents ; mais au grand contentement de ma chère défunte mère, c'était pour aller m'engager chez M. le Curé. J'avais douze ans, c'était l'année de ma première communion. Ma besogne était de servir la messe, de faire les commissions et d'aider aux travaux de la ménagère qui me montrait à lire et à écrire.

Je passai ainsi cinq ans dont je me souviendrai jusqu'à la mort et que je bénirai toute ma vie ; mais je ne pou-

vais pas toujours rester au presbytère parce que je n'étais pas le premier venu et qu'il n'y avait pas toujours de l'ouvrage pour deux hommes.

M. le Curé avait un autre engagé, qui était avec lui depuis longtemps ; en sorte que lorsque j'eus atteint ma dix-septième année, le bon prêtre m'appela un jour et me dit : — Michel, tu es d'âge maintenant à gagner des gages plus élevés que ceux que je puis te donner : un enfant me suffit avec Ambroise, et toi, te voilà maintenant un homme. Je ne te chasse pas, mon pauvre Michel, ajouta-t-il, mais si tu trouves meilleur, profite-en, et sois toujours un bon chrétien partout où tu iras. Souviens-toi qu'à part le Ciel tout le reste ne vaut pas la peine qu'on se donne pour l'obtenir.

Il m'en coûtait un peu de laisser le presbytère ; mais je comprenais bien les raisons de M. le curé, je pris donc de suite mon parti. Je me sentais du goût pour la mer et les bois, je m'engageai chez le seigneur de Kamouraska, pour tendre et soigner les pêches du domaine et des îles.

Nous étions deux à cette besogne et, la plupart du temps, nous demeurions sur l'*Ile aux-patins* où nous avions une petite maison. Nous voyagions presque tous les jours de terre ferme à l'île, et de l'île à terre ferme, faisant la traversée, qui est d'une petite demi-lieue, tantôt en *flotte* (1) à haute marée, tantôt à pied ou en voiture à marée basse.

Il y avait deux ans que j'étais engagé au domaine, occupé l'hiver à aller au bois, et toute la belle saison à la pêche comme je viens de le dire, lorsqu'arriva l'événement que je vais vous raconter.

Un *coup de temps* avait une nuit fort endommagé notre pêche de l'île-aux-Patins ; la mer en se brisant avait emporté une partie des matériaux : pour réparer les avaries il fallait avoir du secours de terre-ferme. Je traversai donc de mon pied à la marée du matin, avec l'intention de revenir à la marée du soir. Comme je ne pouvais pas me mettre en route qu'assez tard et qu'il ne devait pas y avoir de lune cette nuit-là, je recommandai à mon camarade qui restait sur l'île, de tenir le

(1) Dans certaines parties du pays on nomme le village *faubourg* ; on se sert de l'expression *les villages*, pour désigner les concessions sises en arrière du rang du bord de l'eau : ainsi on dit : le village du deuxième, du troisième (en sous-entendant le mot rang.)

(2) Espèce de canot plat, quelquefois assez grand que les pêcheurs français des Banes et de Miquelon appellent *Ouari*, et qui a pris en Canada le nom employé ci-dessus de *Flotte*, qu'on a fait masculin.

fanal allumé à la fenêtre de notre cabane, au temps de notre retour, pour nous servir de phare. Si vous vous êtes trouvé sur la mer à prendre un petit hâvre, ou bien sur une batture par une nuit sombre, vous devez savoir si c'est difficile et embarrassant de s'orienter et, par conséquent, combien cette précaution d'avoir une lumière pour se guider était nécessaire.

Je passai la journée au domaine à préparer ce qu'il nous fallait emporter. L'engagé, qui devait venir nous aider avec un cheval, était un jeune homme du nom de Ouellet, que ses infortunes et ses airs habituels de tristesse avaient fait surnommer *Ouellon-le-Malheureux*.

Comme la voiture qui devait conduire Ouellon était chargée, il partit seul aussitôt que la marée le permit, me disant : —Tu me rejoindras toujours bien, ainsi je n'ai pas besoin de t'attendre.

Ouellon connaissait le chemin aussi bien que moi, il pouvait se guider sur la lumière de l'île ; il était du reste très prudent, très adroit et très courageux : cependant, comme il vaut mieux être deux dans ces circonstances et que quelque chose pouvait arriver à son cheval ou à sa voiture, je me hâtai de partir pour le rejoindre.

Quand je m'engageai sur la batture, Ouellon avait fait assez de chemin pour que je ne pus rien entendre du bruit de sa marche. Je précipitai le pas..... après avoir marché quelque temps, je prêtai l'oreille et ne tardai pas à distinguer, au milieu du silence qu'aucun bruit ne troublait, le *clapotement* des pas du cheval de Ouellon dans les flaques d'eau. Puis notre lumière de l'île-aux-patins était toujours là devant nous.

J'étais maintenant un peu rassuré, la voiture était encore loin ; mais au cas d'accident mon secours ne tarderait pas à arriver, et la distance diminuait toujours. Malgré cela, je ressentais un malaise secret : le serein de la nuit me faisait froid au cœur, et l'obscurité était telle qu'il me semblait qu'il n'y avait que Ouellon et moi dans le monde, tant me paraissait immense le vide que les ténèbres faisaient autour de nous.

Je marchais depuis quelques instants tête baissée, absorbé dans mes idées qui roulaient des fantômes, lorsque relevant la tête, je vis devant moi deux lumières à petite distance l'une de l'autre, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest.

J'écoutai attentivement pour savoir si j'entendais encore le *clapotement* du cheval de Ouellon : effectivement, je l'entendis dans la direction de la lumière de l'Ouest.

Tiens, me dis-je, j'allais trop à l'Est : la lumière de ce côté vient, sans doute de quelque embarcation qui se sera arrêtée au bas des îles. Je pris donc un peu plus à l'Ouest, vers la lumière sur laquelle se dirigeait la voiture, et marchai sans nouvelles préoccupations.

Je marchais bon pas et je commençais à trouver que le chemin était plus long que de l'habitude, et la lumière bien lente à se rapprocher, quand je m'arrêtai tout-à-coup, en entendant à une petite distance devant moi un souffle comme celui d'un marsouin ; au même instant je vis une grosse lumière dans la direction du large.—Est-ce qu'il y aurait un feu sur l'île-Brûlée me demandai-je, et serais-je rendu au point d'entendre souffler le marsouin au large de l'île aux Corneilles ? Quelle lumière est donc là devant moi ? Tournant alors la tête à droite, je vis à l'Est une faible lumière que je compris bien être celle de notre demeure.

La *Mare-aux-bars*, m'écriai-je avec effroi !

La *Mare-aux-bars* est une grande fosse très profonde, située au bout d'en bas de l'île-aux-Corneilles laquelle, naturellement, reste plein d'eau à marée basse. Toutes les histoires que j'avais entendu raconter sur cet endroit dangereux me passèrent en un instant par la tête comme un tourbillon, lorsque je vis tout à coup disparaître, comme un feu de Saint-Elme, la lumière extraordinaire dont j'ai parlé.

Mais quel était ce bruit que j'avais entendu ? Je savais que les bords de la *Mare-aux-bars* sont trompeurs, aussi ne m'en approchai-je qu'avec précaution, en sondant devant moi avec le baton que je portais à la main.

Je ne fus pas longtemps sans tout deviner ; car bientôt j'entendis renâcler distinctement le cheval de Ouellon-le-Malheureux ; l'animal se débattait dans la mare, dont il essayait en vain de gravir les bords rapides et glissants.

Son conducteur était-il vivant ? Dans ce cas j'étais bien disposé à faire l'impossible pour le secourir, et je me mis de suite à dérouler une corde que je portais autour de moi.

J'appelai Ouellon, je mis l'oreille au

guet, cherchant à me rendre compte de tous les bruits qui me venaient de la fatale mare ; mais Ouellon ne répondait pas, et bientôt le cheval lui-même cessa de lutter avec le gouffre. Le silence régnait de nouveau sur la batture.

Le *Follet*, car c'était lui qui venait de disparaître, le follet avait fait noyer le *malheureux*.

Je ne pouvais rien faire, puis la marée montante me forçait à quitter la batture. Je me jetai à genoux, remerciai Dieu de m'avoir préservé, dis un *De Profundis* pour l'âme du pauvre Ouellon, et pris en pleurant le chemin de l'Île-aux-patins, où nous attendait mon compagnon. Je trouvai mon camarade jouant du violon, tant il était loin de s'attendre au malheur que j'allais lui annoncer.

Le lendemain nous allâmes à la Mare-aux-bars, pour tâcher de découvrir le corps de notre infortuné Ouellon ; mais nous ne pûmes y réussir. Le cheval et la voiture furent portés par les courants dans l'anse du Cap-Blanc, où ils furent trouvés quelques jours après l'accident. Je ne sais pas si la mare a rendu le cadavre de sa victime ; mais je n'en ai jamais eu de nouvelles.

Ouellon-le-malheureux était un brave garçon, aimé de tous malgré son peu de gaieté ; il avait toutes les bonnes qualités ; il n'y avait pas huit jours qu'il avait communiqué quand il se noya. C'était une vraie brebis du Bon Dieu, pour qui toutes les afflictions du monde semblaient faites, et il les acceptait toutes sans murmurer. Ouellon n'était pas si malheureux qu'il en avait l'air, après tout.

Le séjour de l'Île-aux-patins était devenu pour moi presque insupportable, à la suite de cet accident. Chaque fois que je me trouvais seul sur la batture, le soir, il me semblait voir se dresser devant moi le fantôme du *malheureux*. Je n'avais pas peur du pauvre garçon ; mais ça me rendait triste. Si bien que je ne voulus pas renouveler mon engagement à l'expiration de mon marché.

§ 3. Le feu de la baie.

Au printemps suivant, je partis pour la Baie-des-Chaleurs avec des gens de Paspébiac, dont la goëlette avait hiverné à Kamouraska.

C'est en descendant, cette fois là, que

je fus témoin d'une chose dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler ; un combat entre la baleine d'un côté, l'*espadron* et le *fléau* (1) de l'autre.

Notre goëlette était *encalmée* par le travers des Capucins. On voyait devant nous, à petite distance, deux baleines qui jouaient sur l'eau ; elles plongeaient en élevant droit en l'air leurs grandes queues fourchues ; on entendait leur souffle et on apercevait les jets d'eau qu'elles lançaient en respirant.

Nous étions à les examiner tranquillement, lorsque tout d'un coup elles se mirent à bondir avec violence, en poussant des mugissements terribles : puis on vit autour d'une des baleines, l'autre avait disparu, un gros objet noir qui s'élevait et se rabattait comme le fléau d'un batteur en grange.

La baleine, voyez-vous, a deux ennemis que je viens de vous nommer : ces deux ennemis s'associent ensemble pour attaquer le monstre. C'est que ce n'est pas une petite affaire que de déclarer la guerre à une bête comme celle-là. Mais c'est pour vous dire que chaque chose a son maître dans le monde ; car la baleine, malgré sa gueule immense, malgré ses nageoires puissantes et sa redoutable queue, la baleine meurt toujours dans ce combat.

L'*espadron* attaque le premier, il enfonce son dard dans le ventre de la baleine : le fléau vient ensuite et la mord et la frappe de tous les côtés. Cette fois-là, on put voir à notre aise cette terrible bataille ; car elle se passait à peu de distance de la goëlette, et la baleine se dirigeait de notre côté, dans le moment où elle fut attaquée.

Il fallait entendre les *geins* déchirants de la pauvre baleine : il fallait voir les bonds prodigieux qu'elle faisait. L'eau jaillissait, comme des trombes, tout autour des combattants. Le fléau s'élançait contre la géante et tapait dessus en se *déroulant*.

Ils vinrent passer assez près de nous pour qu'on put voir, à travers le *volin*, les jets de sang que soufflait la baleine ; la mer en paraissait teinte à plusieurs arpents à la ronde. Enfin il arriva un moment que la baleine, se soulevant

(1) Ces noms sont ceux que donnent nos marins du golfe à l'*espadon* et au *dauhin-gladiateur*. Ce dernier a, sur le dos et près de la tête, une énorme nageoire presque rigide qui fait équerre avec son corps. Ces dauphins attaquent la baleine par trousses : les culbutes qu'ils exécutent autour d'elle et la violence de leurs mouvements font l'effet décrit par les marins qui en ont été témoins.

presque toute entière hors de l'eau par un effort désespéré, tourna presque sur elle-même : nous vîmes se dresser droit en l'air l'un de ses ailerons énormes ; nous pûmes apercevoir l'espadron attaché par son dard à son ventre blanchâtre. Le colosse retomba ensuite de toute sa masse rouge de sang, plongea à *pir* dans l'abîme, et tout disparut.

Le combat s'est sans doute continué au fond de la mer ; mais n'a pas pu durer bien longtemps. Toujours est-il que nous ne vîmes rien reparaître, malgré le soin que nous mettions à examiner la surface des eaux de tous les côtés.

C'est une singulière créature que la baleine. Il y a pourtant eu un temps où ces masses vivantes se promenaient dans l'endroit même où nous sommes : un temps où presque tout le pays était sous l'eau et faisait partie de la mer ; car j'ai vu des os de baleine sur le Mont-Commis, en arrière de Sainte-Luce. C'est un crâne de baleine qui est là ; il est situé dans une petite coulée sur le flanc de la montagne, à environ mille pieds au-dessus du fleuve. Je l'ai vu de mes yeux, et je ne suis pas le seul qui l'ait vu et touché ; et puis tout le long de la côte, dans les champs, vous pouvez déterrer des charges de navires d'os de baleines.

Mais je reviens à mon histoire. Je demeurai trois ans dans *La Baie* : l'été je faisais la pêche à la morue et l'hiver j'allais à la chasse, avec les sauvages de Cascapédia et de Restigouche.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce que c'est que cette vie-là ; mais je vais vous raconter une aventure qui m'a bien surpris quand elle m'est arrivée : aujourd'hui je n'en ferais presque pas de cas.

Nous revenions une nuit du Banc-de-Miscou, après une absence de deux jours, nous étions trois dans une grande berge. Nous courions dans le moment Ouest sur Ouest, par une grande brise de vent d'Ouest, en pinçant les vents pour prendre Paspébiac du retour de notre bordée ; lorsque nous aperçûmes, sous le vent, une clarté qui n'avait pas l'air de la lumière ordinaire d'un bâtiment.

Cette clarté n'était pas trop loin de nous, elle s'avancait même de notre côté, comme pour passer à notre arrière, gouvernant nord, et elle grandissait toujours. Il nous parut bientôt que c'était un navire en feu et nous distin-

guions même la mâture à la lueur des flammes ; puis le navire s'arrêta, n'offrant plus l'aspect que d'un vaste brasier.

C'est tout de même un navire qui brûle, nous dîmes-nous, entre nous autres, en mettant notre berge tout-à-fait dans le vent pour mieux examiner. C'est drôle qu'ils aient continué de marcher pendant que l'incendie commençait à se déclarer ; mais enfin c'est clair qu'il y a là un malheur : Il faut y aller. Qui sait si ces gens là n'ont pas besoin de nous, leurs chaloupes sont peut-être mauvaises, trop petites pour tout le monde, peut-être ?

Nous changeames donc de route et, arrivant grande écoute, nous nous dirigeames vers le navire en feu qui pouvait être comme à une lieue de nous.

— Entends-tu comme *des cris en peine*, me dit un de mes camarades, après quelques minutes de marche.

— Non, lui répondis-je ; mais j'ai un curieux bourdonnement dans les oreilles.

— M'est avis, dit au bout de quelque temps mon second compagnon qui était au guet en avant de la berge, m'est avis que le navire en feu s'éloigne de nous à mesure que nous avançons.

Nous allions tout de même, cependant. J'étais à la barre ; je tenais toujours la même course, malgré que nous ayons parcouru plus d'espace que n'en comportait l'éloignement d'abord supposé du navire en feu.

Il y avait environ une heure que nous avions changé de route, et le navire paraissait aussi loin de nous qu'au premier moment. — Bordons, criai-je à mes camarades, c'est comme rien, il y a du sorcier là-dedans, et mettant toute la barre à lofer j'envoyai auprès du vent.

Au même instant le feu que nous regardions constamment, se dispersa en mille flammèches de toutes les couleurs et disparut.

Je ne pense pas qu'il se soit dit un seul mot dans la berge, avant d'arriver au banc de Paspébiac.

Il me semblait qu'une haleine brûlante me soufflait dans la figure, et je crois vraiment que j'ai senti une odeur de souffre.

Enfin, vous me direz ce que vous voudrez ; mais cela n'est pas naturel. Arrivés à terre et tous les jours suivants, rien de plus pressé que de raconter notre aventure. La chose n'était pas tout à fait si nouvelle pour les gens

de l'endroit que pour moi et mes associés de ligne, qui n'étions pas nés dans la place.

" C'est le *Feu de la Baie*, nous dit un vieillard acadien ; mais il y avait longtemps qu'on ne l'avait pas vu, il était presque oublié : on n'en parlait plus de ce côté de la Baie. Les gens de l'autre côté, surtout à Caraquette, en parlent toujours, parce que c'est là surtout qu'il se montrait, même pendant l'hiver, au milieu des glaces.

" Ce feu a commencé à paraître pas longtemps après le grand dérangement de nos gens par les anglais, ajouta le vieillard. Je pense que c'est quelqu'étincelle de l'incendie de nos maisons qui a allumé ce feu là. Soyez sûrs qu'il y en a, dans ces flammes, qui sont tourmentés par de gros péchés. Ah ! le Bon Dieu est juste, et on ne se moque pas de sa justice comme ça !"

On pensera ce qu'on voudra de cette affaire ; mais moi je suis de l'avis du vieux *cayen* : il y a du *goddum* là dans !

Les anglais ont fait le diable dans l'Acadie et sur les côtes de la Baie ; ils ont tué, pillé, brûlé et le diable leur rend ce qu'ils lui ont prêté. Le bâtiment qui brûle du bois de la Baie, car c'est un navire, j'ai distingué sa mâture à la lueur des flammes, est un des bâtiments des anglais dont *Charlot* s'est emparé et qu'il grille à la régalaide.

Puis ce n'est pas la seule chose qu'on voit dans ces endroits de ce genre-là. Croyez-vous que c'est la mer toute seule, qui a monté la coque du *naufage anglais* bien au-dessus des plus hautes marées, au Cap Désespoir. Et ces cris, ces lamentations que plusieurs ont entendues, par le travers du *banc vert* et du *banc des orphelins* ! Non, tout cela n'est pas naturel, le vieux avait raison ; c'est un grand châtement qui se poursuit dans ces parages ! Enfin vous en croirez ce que vous voudrez, ce n'est pas un article de foi ; mais pour le *Feu de la Baie* je l'ai vu comme je vous vois, et je m'en crois.

A propos d'anglais encore, je vais vous raconter l'histoire de *Coundo* (1) le sauvage. Vous allez voir que celui-ci n'avait malheureusement pas remis sa cause entre les mains de Dieu, comme les bons acadiens.—

A Continuer.

J. C. TACHÉ.

(1) Le mot *Coundo* veut dire pierre, en langue micmac ; donné à un homme, il répond à nos noms de famille français, Lapière, Laroché.

Beaux-Arts.

[Pour le Foyer Domestique.]

ÉTUDES

SUR LES

BEAUX-ARTS.

IIIÈME ÉTUDE.

(Suite.)

DES COULEURS.

SECTION III.



M. R. CHEVREUL a expliqué en détail, dans le bel ouvrage qu'il a consacré au contraste des couleurs, ce qu'on doit entendre par *contraste simultané*, *contraste successif* et *contraste mixte*. Nous consacrons plus loin un article spécial sur cet intéressant sujet. Car il est vraiment curieux d'entrevisager les différents effets produits par l'assemblage raisonné des couleurs.

§ 2.—Classification des couleurs.

COULEURS PRIMITIVES.	SUBDIVISIONS.
Rouge.	Rouge foncé, (<i>ponceau</i> ,— <i>gros rouge</i> ,— <i>fin rouge</i>).
	Rouge cerise.
	Rose.
Jaune.	Bouton d'or,—Immortelle— Paille.
Bleu.	Bleu de France.— (<i>gros bleu</i>).
	Outremer,—(<i>bleu moyen</i>).
	Bleu céleste.

COULEURS BINAIRES PURES.	SUBDIVISIONS.
Orange (<i>jaune et rouge</i>).	Orange foncé. Orange moyen. Orange clair,—(<i>nankin</i>).
Lilas (<i>rouge et bleu</i>).	Violet-Évêque,— <i>lilas foncé</i> Lilas moyen. Lilas clair,—(<i>Hortensia</i>).
Vert (<i>jaune et bleu</i>).	Gros vert,—(<i>vert pré</i>). Vert moyen.— (<i>vert de sheet</i>). Vert clair,—(<i>vert d'eau</i>).

COULEURS BINAIRES MIXTES.			
Orange rougeâtre	—	—	dans lequel domine le rouge.
Orange jaunâtre	—	—	jaune.
Lilas rougeâtre	—	—	rouge.
Lilas bleuâtre	—	—	bleu.
Vert jaunâtre	—	—	jaune.
Vert bleuâtre	—	—	bleu.

COULEURS TERNAIRES PURES.	SUBDIVISIONS.
Noir (rouge, jaune, bleu.—Noir.—(noir-noir, —noir-bleu,—noir-mat, noir-brillant.	Gris de fer. Gris perlé.
COULEURS TERNAIRES MIXTES.	SUBDIVISIONS.
Grenat (vert-clair, rouge.—Puce ou (grenat-foncé)	Grenat moyen. Grenat clair ou (labar)
Bronze (plus bleuâtre, jaune.—Brorze.	Olive. Réséda.
Brun (orange-rougeâtre, bleu —Marron.—(brun,—so- litaire,—bistre.)	Bois. Noisette,—(pierre, etc.)

Si nous connaissons maintenant la classification des couleurs, nous en ignorons encore les degrés divers de *fixité*, chose d'une véritable importance pour le praticien. Le tableau ci-dessous sera le dernier de cette section, et donne, on peut dire, une énumération complète des couleurs qui sont journellement employées dans tous les genres de peinture ou destinées à diverses productions industrielles.

§ 3.—Tableau indicatif des degrés divers de fixité des couleurs.

PREMIÈRE CLASSE.—Couleurs qui ne varient pas, soit par l'action de la lumière, soit par le mélange avec d'autres couleurs.

BLANCS.

Aucuns. (Finissent toujours par noircir, même ceux tirés du plomb, q'ii s'allèrent plus encore dans les lieux privés d'air que dans ceux qui reçoivent de l'air et de la lumière.)

BLEUS.

Outremer (Extrait de la lazulite.)
Outremer. (Fabriqués avec les éléments de la lazulite.)

Cobalt. (Moins de corps de l'outremer, et sa nuance, d'un bleu moins pur, acquiert de l'intensité.)

JAUNES.

Jaune de mars.
Jaune indien.
Laque jaune de Gaude.
Ocre jaune.

NOIRS ET BRUNS.

Noir d'ivoire.
Noir de bougie.
Brun de mars.

ROUGES, ORANGÉS ET VIOLETS.

Rouge de mars.
Carmin garance.
Laque de garance.
Terre de sienne calcinée.
Orangé de mars.
Pourpre de Cassius.
Violet de mars.

VERTS.

Vert de chrome.
Vert de cobalt.

DEUXIÈME CLASSE.—Couleurs d'une fixité moins invariable que les précédentes, mais d'une assez grande solidité pour pouvoir être habituellement employées.

BLANCS.

Blanc d'argent.
Blanc de plomb.

BLEUS.

Blou de Prusse.
Bleu minéral.
Indigo.

JAUNES.

Ocre de rue,
Terre d'Italie naturelle.
Terre de Sienne naturelle.
Jaune d'antimoine (Oumel).
Jaune de Naples.

NOIRS ET BRUNS.

Noir d'Allemagne.
Noir de charbon.
Noir de composition.
Noir de fumée.
Noir d'os.
Noir de pêches.
Noir de vigne.
Terre de Cologne calcinée.
Terre de Cassel calcinée.
Bitume.

ROUGE, ORANGÉS ET VIOLETS.

Brun rouge.
Rouge d'Angleterre et de Prusse.
Cinabre.
Vermillon de Chine.

VERTS.

Terre verte (de Véronne).

TROISIÈME CLASSE.—Couleurs peu solides, et variables par l'action de la lumière et par leur mélange avec d'autres couleurs.

BLANC.

Céruse.
Blanc de craie.

BLEUS.

Gendro bleu.
Azur.
Bistre.
Hydrocyanate de cuivre.

JAUNES.

Jaune minéral.
Jaune de chrome.
Jaune d'antimoine.
Orpiment.
Massicot.
Terra-merita.
Jaune safran.
Stil de grain.
Graine d'Avignon.

NOIRS ET BRUNS.

Terre d'ambre.
Stil de grain brun.
Brun de Van-Dick.

ROUGES, ORANGÉS ET VIOLETS.

Carmin cochenille.
Minium.

VERTS.

Vert de gris.
Verdet.
Vert de Hongrie.
Vert de Shéele.
Vert de vessie.
Vert d'Iris.

Je ne saurais trop insister sur la connaissance et les propriétés des di-

verses couleurs dont je viens de donner ici la liste. On ne peut être bon coloriste si l'on ignore les effets de chaque couleur, leurs nuances, leurs degrés de dégradation, leur fixité, leurs mélanges, et enfin les analogies qui existent entre plusieurs des mille combinaisons que l'art a mises à la disposition du praticien. A ce sujet, il nous semble intéressant d'écrire quelques réflexions sur le fait de quelques personnes du monde qui sont fort embarrassées de distinguer telle ou telle couleur. Pourquoi ? Nous allons vous l'expliquer.

G. SMITH.

(A continuer.)

Les Poètes Chrétiens.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leur nid sur le rivage,
Qui ne se posent pas sur les rameaux de bois ;
Non chalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

LAMARTINE.

Il faut que tous les chants, qui de l'âme s'échappent,
Aillent au même instant, du sein des airs qu'ils
Retentir dans les cieux. [frappent.

ALEX. GUIRAUD.

Il est, sur cette terre, quelques âmes pleines d'amour et de feu qui, se trouvant emprisonnées dans leurs langages mortelles, aspirent en vain aux pures régions de l'esprit, et, dans leur tristesse, laissent échapper, en un langage divin, les chants qu'elles voudraient déjà mêler aux chœurs des anges au pieds du trône de l'Éternel.

Leurs pensées, toujours pures, toujours harmonieuses, sont des élans de foi, de charité et d'espérance.

..... Ces poètes inspirés aiment à répandre leurs cœurs et leurs pieux et doux accents..... le parfum suave qui s'en exhale les révèle au monde, et, du sein de leur solitude, leurs innocentes joies, leurs saintes tristesses, leurs admirations pour les magnifiques créations de Dieu, leur tendre pitié pour les misères de leurs frères, leur révélation intime des mystères du ciel, leur brûlante prière, leurs mélodies inspirées montent vers Dieu comme un encens d'agréable odeur.

Vicomte ALBAN DE VILLENEUVE.

Biographies.

Galerie des Hommes Illustres.

LE VENERABLE J.-B. DE LA SALLE.

Il n'était au milieu du XVII^e siècle. L'invasion et le triomphe de l'hérésie, dans plusieurs pays de l'Europe, rendait l'éducation chrétienne plus nécessaire que jamais. Chaque évêque, dans son diocèse, travaillait à la fondation de nouvelles écoles. Mais le clergé, absorbé par les travaux du ministère, ne pouvait suffire à toutes les tâches et les maîtres manquaient. Plusieurs hommes pieux et zélés, à l'instigation, si nos souvenirs sont exacts, de St. Vincent de Paul et de M. Olier, formèrent une association de prières pour demander à Dieu de susciter des maîtres chrétiens.

Cette association existait depuis quelque temps à peine, lorsque Dieu, qu'on n'invoque jamais en vain, fit naître le vénérable de la Salle, le 30 avril 1651.

Le père de Jean-Baptiste de la Salle était conseiller au présidial de la ville de Reims ; sa mère appartenait à une ancienne et noble famille. Des quatre frères de Jean-Baptiste, l'un entra chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, un autre se fit prêtre, et lui-même se destina au sacerdoce.

Tout jeune, il se livra à l'étude avec passion, et dès qu'il fut en âge de se choisir une carrière, il reçut la tonsure et fut pourvu d'un canonicat de l'Église métropolitaine de Reims. A la fin de son cours de philosophie, devenu maître ès-arts, il se rendit à Paris pour y passer sa thèse de doctorat. C'est à ce moment qu'il entra au séminaire de Saint-Sulpice, alors dirigé par M. Tronson.

La mort de sa mère, le 20 juillet 1671, puis de son père quelques mois après, le rappela à Reims, où il dut consacrer ses soins à la tutelle de ses frères orphelins et à la direction de la maison paternelle. Toutefois, il ne négligea pas

LE PAPILLON.

ROMANCE.

Paroles de ÉMILE DEWEZ.

Musique de FRÉDÉRIC BOISSIÈRE.

ALLEGRETTO.

mf

p

REFRAIN.

Au ban-quet des fleurs, n'es-tu pas con-

- vi - ve, A - mi du prin - temps, A - mi du prin - temps, Ta course pour nous....

poco riten. *ten.* *Tempo.* *p*

est trop fu - gi - ti - ve Res - te plus long - temps, Reste plus longtemps. La la

poco riten. *Tempo.* *p*

p *rall.*

A - mi du prin - temps, La!..... la!..... Res-te plus long-temps.

1. A ton frais bu - tin Lorsque chaque au - ro - re Te ramène en
 2. Par - fois en che - min Si tu te re - po - ses, Sur mes bel - les
 3. In - sec - te d'un jour Ta vie est li - ma - ge, De no - tre bel

FINE.

- co - re, pa - pil - lon lu - tin, Mon jar - din te don - ne D'odorants bouquets,
 ro - ses au brillant car - min, Eu vain ca - res - san - te Je veux te sai - sir,
 â - ge Qui fuit sans re - tour Comme toi, s'en - vo - le No - tre gai prin - temps.

rall. molto. *liez. D.C.*

Et ma voix fre - don - ne Ses plus beaux cou - plets, Ses plus beaux cou - plets!
 Tu fuis d'e - pou - van - te Au moindre zé - phir! Au moindre zé - phir!
 Le pla - sir fri - vo - le De nos jeu - nes ans, De nos jeu - nes ans!

rall. molto.

D.C.

les devoirs de sa vocation ecclésiastique, et se plaça sous la direction d'un prêtre pieux, le chanoine Roland, qui avait fondé une communauté de sœurs pour l'instruction des jeunes filles pauvres. C'est en voyant de près cette œuvre, que Jean-Baptiste de la Salle conçut sans doute la pensée de se dévouer à l'instruction de la jeunesse.

Jean-Baptiste de la Salle fut ordonné prêtre le 9 avril 1678, à l'âge de 27 ans. Il devint alors véritablement le *second* de M. Roland, pour la direction des écoles chrétiennes gratuites, et à la mort de leur fondateur, arrivée peu de temps après, il accepta de le remplacer. Des difficultés qui surgirent de la part des magistrats municipaux ne l'effrayèrent point et ne l'arrêtèrent pas. Il en vint à bout et sa réussite fut complète.

II.

C'était là le prélude de ses travaux.

Vers ce temps, une pieuse dame, originaire de Reims, mais mariée à Rouen, avait fondé dans cette dernière ville des écoles chrétiennes ; elle voulut en doter sa ville natale, et envoya à cet effet un M. Niel, qui devait s'entendre et avec l'abbé de la Salle et avec la supérieure des sœurs de l'Enfant-Jésus. L'abbé de la Salle ne se dissimula pas la difficulté de l'entreprise ; il recueillit chez lui M. Niel, réfléchit et prit conseil. Il pensa que le meilleur moyen de commencer l'œuvre était de la mettre sous la protection d'un curé, celui-ci ayant le droit et le devoir de faire instruire ses paroissiens. Il trouva un aide précieux dans la personne de M. Dorigny, curé de la paroisse Saint-Maurice, et, grâce à lui, les écoles chrétiennes et gratuites furent inaugurées à Reims, en 1679.

Peu après, Jean-Baptiste de la Salle ouvrit une seconde école sur la paroisse Saint-Jacques. Mais la multiplicité de ses travaux exigeant des absences fréquentes, il s'aperçut bientôt d'un certain relâchement parmi les maîtres, encore indépendants les uns des autres, de ses écoles. Il résolut d'y porter remède. Pour commencer, l'abbé de la Salle logea chez lui les maîtres et mangea avec eux. Le monde murmura et lui reprocha, comme autrefois les Juifs à son Maître, de fréquenter les petites gens. Il laissa dire et jeta ainsi les bases d'une communauté.

Plusieurs villes, Réthel, Guise, Laon,

demandèrent successivement des maîtres d'école à l'abbé de la Salle. S'étant aperçu que les maîtres murmuraient, se plaignaient de leur avenir précaire, et laissaient entendre que lui, étant chanoine, se trouverait toujours à son aise, même au cas où l'œuvre ne réussirait pas, et il se démit de son canonicat.

"Alors, dit un de ses historiens, il se voua tout entier à l'œuvre de la doctrine chrétienne. Il reçut de nouveaux sujets qui quittèrent les collèges pour le suivre, vécut avec les maîtres d'école, fit de fréquentes retraites avec eux, établit des règlements sévères, fixa leur habillement en laine noire grossière, et leur donna le nom de *Frères* qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour."

III.

Son œuvre était fondée : il lui restait à la développer. Il eut à lutter non-seulement contre la maladie qui, plusieurs fois, tomba sur lui, mais contre la calomnie et les insultes. Rien ne l'ébranla. Il vint à Paris, s'installa avec ses frères dans l'école sulpicienne qu'il réforma et releva, et fonda un noviciat à Vaugirard. Ce fut là que ses premiers frères, au nombre de douze, prononcèrent leurs vœux. Ce fut là aussi, que, voulant procéder à l'élection d'un supérieur-général, et que ses frères l'ayant élu à l'unanimité, Jean-Baptiste de la Salle, poussé par un sentiment admirable d'humilité, les supplia de faire une demi-heure d'oraison et de recommencer le vote ; ce qui, du reste, ne fit que confirmer l'unanimité du premier scrutin.

Nous ne pouvons pas suivre l'abbé de la Salle dans tous ses travaux. Le nombre et le dévouement de ses disciples suffisent d'ailleurs à montrer comment il comprit et accomplit sa mission. Épuisé de fatigues, mais toujours vaillant, il fut debout jusqu'au dernier instant et il mourut en bénissant ses frères, le 7 avril 1719, à l'âge de soixante-huit ans.

IV.

L'Église, avec cette prudence admirable qu'elle met à toutes choses, a attendu plus d'un siècle pour placer au rang des saints Jean-Baptiste de la Salle. Elle a voulu que le temps eût donné sa consécration aux vertus et aux œuvres du fondateur de l'Institut des Frères. "Le procès de béatification,

lisons-nous dans un très intéressant article que M. Ravelet vient d'écrire à ce sujet dans le *Monde*, a commencé en 1835. Le 8 mai 1840, le pape a signé l'introduction de la cause devant la sacrée congrégation des Rites, et M. de la Salle a reçu ainsi le titre de Vénérable. Il a été ordonné que son procès serait instruit dans les trois diocèses de Reims, de Paris et de Rouen. Des décrets postérieurs ont constaté la validité des procédures faites.

"L'exposé des vertus héroïques a été préparé, le promoteur de la foi l'a examiné et a présenté les objections. L'avocat de la cause y a répondu. Le dossier a été remis à la Sacrée Congrégation, réunie en assemblée préparatoire. Les consultants ont fait leurs observations, qui ont fourni la matière de nouvelles objections que l'avocat a réfutées. La congrégation préparatoire l'a étudié de nouveau le 4 juin dernier, et le dossier sera porté à la congrégation générale, présidée par Sa Sainteté, qui décidera si le Vénérable a pratiqué les vertus au degré héroïque."

Le jour où le Vénérable de la Salle sera proclamé bienheureux, sera une grande fête pour ses pieux disciples, les Frères des Ecoles chrétiennes ; ce grand acte sera également accueilli avec joie par les milliers d'enfants et de jeunes gens qui, malgré les efforts de la rage du démon, s'honorent d'être leurs élèves, et par tous les vrais Français qui savent quels services ces humbles instituteurs du peuple ont rendus à notre pays. Et c'est ainsi que l'Eglise, nous ne craignons pas de le répéter, répond à ceux qui l'accusent de vouloir l'ignorance : elle place sur ses autels un homme qui a tout sacrifié, famille, honneurs, richesses, pour se dévouer, par lui-même et par les héritiers de sa pensée et de son zèle, à répandre partout l'instruction !

V

Si la place ne nous manquait, nous pourrions ajouter que la France, la Belgique et l'Europe n'ont pas seules à bénir la mémoire du Vénérable de La Salle. Son nom et ses œuvres sont connus et appréciés en Amérique, où depuis plusieurs années, les frères des Ecoles Chrétiennes ont fondé des établissements. Nous y reviendrons peut-être quelque jour ; pour aujourd'hui, nous nous contentons de citer le pas-

sage suivant d'un journal américain. Nos lecteurs pourront y voir la différence entre les républicains des Etats-Unis et leurs tristes pastiches que nous avons sous les yeux, en France.

"Le nombre des frères chrétiens aux Etats-Unis, dit ce journal, dépasse actuellement 500 ; dans le diocèse de New-York seulement, ils élèvent plus de dix mille enfants et jeunes gens. En outre 900 vagabonds sont confiés à leurs soins dans le *Catholic Reformatory* et apprenent sous leur direction à devenir de bons citoyens. Le juge Quins disait récemment de l'ordre des Frères, que c'est la plus grande institution des Etats-Unis "

LE MARQUIS DE LORNE,

VICE-ROI DU CANADA.



Le Marquis de LORNE, gendre de Sa Majesté, Victoria, Reine d'Angleterre, vient d'accepter le poste de Gouverneur-Général du Canada, comme successeur de Lord Dufferin.

Cet événement sera salué avec enthousiasme par les canadiens et sera regardé avec la plus grande satisfaction, car cette nomination est destinée à resserrer davantage les liens de la loyauté, par des relations plus étroites entre le trône impérial et le Canada.

Le choix de l'époux de l'une des filles de Sa Majesté, pour représenter la souveraineté de la Reine en Canada, sera donc accueilli avec l'explosion de cette loyauté, qui ne cherche que l'occasion de se produire.

Mais ce qui doit rendre sa nomination spécialement agréable au Canada, c'est son affinité à notre Gracieuse Souveraine. Comme époux de la princesse Louise, il fait partie de la famille Royale. Avec la fille de la Reine dans notre capitale, nous ne pouvons certainement nous plaindre qu'on n'apprécie pas la valeur et la loyauté du Canada, soit dans le gouvernement impérial, soit sur le trône.

Si un tel honneur à quelque précédent dans l'histoire colonial de la Grande Bretagne, il est certainement rare, et nous avons raison d'être heureux que le Canada ait été de toutes les possessions éloignées de la Couronne désigné pour une aussi grande distinction. Avec une princesse comme première dame de la Puissance, sa mère royale sera aussi complètement représentée que par un prince et, en tous cas, Son Altesse Royale est, à part les considérations du rang, précisément celle que nous désirions voir choisir pour la position vacante. Puis, avec un tel chef dans notre cour vice-royale, le Canada ne peut manquer de tirer un grand profit à tous les points de vue.

II.

Le Canada a su montrer un esprit public élevé, généreux, que lord Dufferin a su cultiver et guider.

Le sentiment de loyauté non-seulement au principe monarchique mais à la personne de la Souveraine, qui a toujours été tout puissant en Canada, est maintenant au-dessus de tout soupçon de la part du bureau colonial. On n'a pas oublié combien fut ardent l'enthousiasme avec lequel le Prince de Galles fut accueilli par les Canadiens, il y a quelques années. La princesse Louise ne manque pas certainement des charmantes qualités qui distinguent les membres de la famille royale. Mais il n'est pas besoin de spéculer sur les influences du caractère individuel. Pour la société canadienne, il suffit, aujourd'hui, que la fille de la Reine soit au milieu d'elle, tenant sa cour au nom de sa mère.

La tâche que le marquis de Lorne a entreprise n'exige pas de grandes ressources d'homme d'Etat, dans le sens ordinaire du terme, mais elle demande une rare combinaison de qualités qu'un homme ne peut à volonté appeler à son aide.

Lord Dufferin a été un gouverneur modèle. Son intelligence cultivée, disciplinée par l'expérience pratique des affaires publiques en Angleterre, a été stimulée par une imagination prompte, riche, qui donne un chaud coloris à ses discours. Son tact, son jugement, son sens de la justice, son beau caractère, n'ont jamais été trouvés en défaut. Le premier devoir d'un gouverneur colonial est de se tenir au-dessus

et éloigné de la politique locale. Mais son second, et non moins important devoir, est d'éviter de refroidir les sympathies, de heurter les susceptibilités du peuple par une réserve trop rigide. Lord Dufferin a évité ces deux excès. Le marquis de Lorne, cependant, a de grands avantages en embrassant la même carrière. Le rang élevé de son épouse l'élèvera au-dessus des intrigues locales, et en même temps empêchera sa condescendance d'avoir des conséquences inconvenantes.

La principale fonction du gouverneur-général en Canada est de tenir en éveil le sens des rapports réels et intimes entre les coloniaux et la mère-patrie. Les coloniaux ne pourront douter de l'existence de ces rapports quand ils verront au milieu d'eux une des princesses de la famille royale d'Angleterre.....

III.

Le nouveau gouverneur-général est d'origine écossaise, et se nomme John-Georges-Edouard-Henri-Douglas-Sutherland Campbell, marquis de Lorne, et est l'aîné et par conséquent l'héritier du duc d'Argyle, noble écossais. Il est né à Londres, en 1845. Il a été élu membre du parlement pour Argyle-shire, comme libéral, en 1868, et, la même année, il remplit l'office de secrétaire privé de son père, au département colonial des Indes.

Il a épousé, en 1871, la quatrième fille de Sa Majesté la reine Victoria, la princesse LOUISE, et, à cette occasion, il fut créé chevalier de l'ordre d'Ecosse.

Le marquis de Lorne a publié quelques poésies sur saint André et quelques récits qui ont attiré l'attention sur lui, en 1867. Il était venu en Amérique en 1866.

Son Altesse Royale, la princesse LOUISE, est née en 1848, et est ainsi trois ans plus jeune que son époux.

Pensées.

Le Baptême et la Patrie, deux trésors, deux amours qui tiennent à nous comme par le fonds des entrailles.

H. PERREYRE.

La Patrie, c'est nous-mêmes qui vivions avant d'être nés.

MGR. BERTEAUD.

Galerie des Femmes Célèbres.

LA REINE VICTORIA.



Le duc de Kent, père de la Reine Victoria, était le quatrième fils du roi d'Angleterre, Georges III.

Cependant il eut le pressentiment que sa fille unique régnerait sur la Grande-Bretagne. En 1820, entr'ouvrant les rideaux du berceau, il montrait au duc d'Argyle un petit angelot blond qui dormait : "Regardez—elle sera votre reine!" En effet, les trois oncles de Victoria, Georges IV, Guillaume IV, le duc d'York, moururent sans laisser d'enfants. La princesse héritière du royaume Uni, sous Guillaume IV, était donc une très-mignonne enfant, à la figure ronde, au menton fin et aux grands yeux bleus. De longs cheveux d'un châtain chaud encadraient sa face rose. Elle était l'expression la plus gracieuse de cette rude race saxonne dont elle sortait, surtout par sa mère, une Cobourg Gotha. Rien de plus vivant que cette jeune fille, debout sur tant de tombes récentes.

Les palais royaux de Londres venaient de voir quelques scènes sombres. La reine Caroline et même la jeune princesse Charlotte ont passé comme des silhouettes sheakspeariennes ! un jour, une princesse étrangère, dont je ferai le portrait, nous disait : "Ah ! être reine de France comme Marie Antoinette, dût-on en mourir comme elle ! Il y a des princesses qui accepteraient ce marché !" Mais être reine d'Angleterre à dix-huit ans, c'est aussi un grand rêve. En ce temps de 1839, l'Angleterre avait depuis longtemps essuyé le sang de ses princes qui, à certains jours, tomba sur elle, comme le sang de nos princes tombe sur la France. Le peuple anglais saluait avec enthousiasme l'héritière rayonnante des derniers rois assombris. Le règne de Victoria se levait radieux comme le soleil de Londres dans ces jours si rares où il parvient à dissiper le brouillard. *Le God save the King* devenait le *God save the Queen*.—Debout

et tête nue, le peuple anglais le chantait avec une passion inaccoutumée.

II.

A coup sûr, la jeune reine songeait moins à l'Angleterre qu'à son mariage. Les ministres voulaient la marier comme par un traité de nation à nation. Victoria était assurément le plus beau parti au monde. Mais la reine bâtissait en rêve une foule de petits projets qu'elle remplaçait bientôt par d'autres, comme les enfants élèvent de petits tas de sable dans le jardin du Luxembourg. Elle disait à sa mère : "je n'épouserai que celui que j'aimerai." La duchesse de Kent redit aux ministres cette parole, qui leur sembla bien révolutionnaire. Le lendemain on dansa à Windsor. Parmi les danseurs était un grand, très-beau et svelte étudiant de l'Université de Bonn. C'était aussi un Cobourg, son Cousin. La reine le remarqua. Le prince Albert ne retourna pas à Bonn. Il fût resté, même, n'aimant pas. Et il aimait. Mais la cousine était la reine ! Ici c'était la femme qui devait parler la première. Certes, Victoria était vivement atteinte par cet amour qui ne la quittera plus. Mais l'éducation sévère qu'elle avait reçue ne pouvait qu'augmenter sa timidité de jeune fille. Cependant un matin vint.....—soyez certain que je n'invente rien. Si la reine n'a pas voulu écrire ces détails charmants, le prince Albert les a racontés à ses amis.

III.

Cependant un matin vint... où ils suivaient à cheval, elle et lui, la grande allée de chênes de Windsor. Les chênes étaient plus jeunes qu'aujourd'hui, mais étaient déjà bien vieux. Après un galop ils se trouvaient seuls. On sait combien est dangereuse, entre homme et femme, une promenade à cheval. Tout à coup, la reine enleva un bouquet de chèvre-feuille qu'elle avait au corsage. Se penchant, elle le tendit au prince Albert. Celui-ci se pencha pour l'atteindre. Il effleura des lèvres le bout des gants. Ce fut peut-être la faute du mouvement des chevaux ! Les bois d'Angleterre et de France savent combien ces nobles bêtes, les chevaux, ont causé d'amours ! Il y eut un de ces silences qui chantent au cœur plus doucement que Mozart.

Le lendemain, le prince Albert avait encore le chévre-fouille à sa boutonnière. Les fleurs étaient fanées, qu'il les gardait encore. Quinze jours après la promenade à cheval, le roi Léopold de Belgique recevait, par le ministre plénipotentiaire, une petite lettre, fermée par un énorme cachet rouge, comme une lettre qui contient un gros secret d'Etat. La lettre commençait ainsi : *My dear uncle*, et était signée Victoria. Un mois après, la reine parlait à son conseil privé d'épouser le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha ! Elle demandait à ses conseillers leurs avis—mais avec un petit air décidé qui fit que les conseillers répondirent unanimement : Oui. Le mariage eut lieu le 10 février 1840. La reine d'Angleterre avait fait un mariage d'amour—j'allais dire comme une bourgeoise. Mais les bourgeoises ne font plus guère de mariage d'amour. Lord Melbourne avait raison de dire à l'Angleterre : "Le mariage de la Reine—c'est le roman de la Reine !"

IV.

Ce fut alors pour Victoria, en plein Londres, un vrai ciel de Naples où certes ne volait pas le papillon aux ailes de crêpes ; le spleen. Elle entra avec toutes sortes de rayonnements dans notre époque à la Shakespeare où le rire est à côté des larmes. La reine vint quatre fois avec son époux en France, sous la royauté de Juillet et sous l'Empire. Le prince consort était un esprit très-remarquable et essentiellement artiste. D'autre part son tact fut à la hauteur de la difficulté de la situation. Mais voici qu'il meurt. Les bonheurs de la reine Victoria s'éteignent—non pas l'un après l'autre comme les cierges d'un autel, mais tout à coup comme sous un coup de tonnerre.

Son amour ne s'en va pas avec celui qui en a été l'objet. Elle prend l'habit de veuve anglaise qui ne la quittera plus. C'est une sorte de costume à la Marie Stuart. Un bourrelet blanc contourne le grand bonnet noir et encadre la face. Les cheveux sont cachés comme ceux d'une religieuse. A partir de cette heure, on peut dire à la reine d'Angleterre ce qu'une jeune fille disait à Châteaubriand : *You carry your heart in a sling!*—*Vous portez votre cœur en écharpe!*

• IGNOTUS.

Bibliographie.

Dictionnaire de Droit et de Procédure, par A. L. DESAULNIER, avocat. — Un vol. in-8 de 600 pages, imprimé par John Lovell, de Montréal.



ET ouvrage, comme le dit l'auteur dans la préface, est le premier *Dictionnaire de Droit et de Procédure* publié en cette Province et est basé sur le Code Civil du Bas-Canada et celui de la Procédure Civile; il contient tous les amendements faits à chacun d'eux depuis leur mise en vigueur jusqu'à la dissolution du dernier parlement, le 9 mars 1878, ainsi qu'un grand nombre de formules usitées dans la pratique.

Par un travail aride mais constant pendant plusieurs mois, M. Desaulnier a su réunir sous chaque mot, par ordre alphabétique, d'une manière concise et lucide, toutes les matières de droit et de procédure qui s'y rapportent ainsi que plusieurs décisions judiciaires sur des points importants.

La partie typographique, comme tout ce qui sort de l'imprimerie de M. Lovell, est sans réplique, et nous remarquons que pour faciliter le premier coup-d'œil et attirer de suite l'attention du lecteur sur chaque sujet particulier qui, quelquefois, tombe sur le même mot, les caractères sont différenciés de manière que ce qui est purement de droit civil est en caractère communément appelé *long primer*, et ce qui concerne la procédure, ainsi que les formules et décisions, en *brevier*.

La demi-reliure en veau de ce volume est un type de solidité, de goût et d'élégance qui serait loin de déparer aucune bibliothèque et qui même, à part le mérite intrinsèque de l'ouvrage, devrait engager non-seulement les hommes de loi, mais tous les bibliophiles, à se le procurer.

Tout en souhaitant à l'auteur une vente facile et prompte de son livre, nous lui offrons nos sincères remerciements pour cet envoi.

Annuaire de l'Université Laval, pour l'année académique 1878-1879.

Les nouveaux membres des diverses facultés de Montréal figurent, aujourd'hui, dans l'*Annuaire*. Ainsi, les doyens pour la Faculté de Théologie sont, à Québec, Mgr. B. Paquet; à Montréal, M. Louis Collin. Les secrétaires, M. Louis-Honoré Paquet, à Québec; M. Hyacinthe-François Rouxel, à Montréal, et ainsi des autres facultés.

L'*Annuaire* renferme, à part les renseignements ordinaires, des notices biographiques, savoir: Notice sur M. le Dr. Pelletier, professeur de la Faculté de Médecine à Montréal; Notice sur M. L. F. Maingny; Oraison funèbre de Pie IX, prononcée à la basilique par le très révérend T. E. Hamel; une liste des dons reçus pendant l'année, etc.

Annuaire de Ville-Marie, par M. le Chevalier HUGUET-LATOUR, Montréal.

Nous avons reçu de M. le Chevalier Huguet Latour, la première livraison de son second volume de l'*Annuaire de Ville-Marie*, qui contient de très-intéressantes notes et informations sur les Religieuses Hospitalières de St. Joseph, (Hôtel-Dieu) de Montréal. Il est à désirer que tous ceux qui ont les talents nécessaires pour faire ces études historiques et religieuses s'y dévouent comme M. Huguet-Latour, pour l'avantage de notre pays et au grand honneur de ses institutions.

L'École sans Dieu (aux Pères et aux Mères), par Mgr. de SÈGUR, in-8, — A Montréal chez J.-B. Rolland et fils, libraire, — Prix 6 cents.

Cet opuscule est un cris de foi et de gros bon sens, qui s'adresse à la bonne foi de tous, mais plus particulièrement aux pères et mères de famille de la classe ouvrière.

Il ne s'adresse pas aux impies, dont le nombre est d'ailleurs beaucoup plus restreint qu'on ne pense. Il s'adresse aux parents honnêtes qui ont conservé un peu de religion, et qui ne veulent pas que leurs enfants soient des athées et des libertins.

J'ose prier les gens de bien qui le croiraient utile à la bonne cause de le répandre le plus possible et de le faire arriver dans les familles des travailleurs, soit à la ville, soit à la campagne.

Légende.

La Cathédrale de Cologne.

On sait que la cathédrale de Cologne est une des œuvres les plus remarquables de l'ancienne architecture teutonique, un des monuments religieux les plus intéressants que les voyageurs puissent visiter en parcourant ces villes du Rhin, si riches en édifices du moyen-âge.

La cathédrale de Cologne fut commencée en 1248, à une époque où le chœur et la nef de la cathédrale de Strasbourg allaient être terminés.

En 1499, on travaillait encore à la cathédrale de Cologne, et cet admirable monument est resté inachevé. Il y a quelques années, surgit la pensée d'en reprendre la construction. Un comité se forma à Cologne; une association fut constituée; des souscriptions, des quêtes, des concerts furent consacrés à cette œuvre, qui put dès lors être reprise avec une certaine énergie.

Des dons, des legs analogues à ceux qui ont été faits dans les siècles antérieurs à la fondation de Notre-Dame de Strasbourg, sont destinés chaque année par des âmes pieuses à la cathédrale de Cologne. C'est une entreprise gigantesque, qui exigera de grands efforts, de longs sacrifices et un siècle de patience, peut-être, avant que cet admirable édifice soit terminé d'après les plans de l'architecte inconnu, dont les dessins primitifs existent encore, et qui comprennent entre autres deux tours, chacune de cinq cents pieds d'Allemagne de hauteur.

Nous ferons certainement plaisir à nos lecteurs en leur rapportant ici la curieuse légende qui se rattache à la construction de cet immense édifice religieux.

II

L'archevêque Conrad de Hochstedten, voulant faire bâtir une cathédrale qui effaçât toutes les églises de l'Allemagne et de la France, demanda un plan au plus célèbre architecte de Cologne. Son

nom a péri : nous verrons pour quoi. L'architecte se promenait donc sur les bords du Rhin, rêvant à ce plan, et il arriva toujours rêvant jusqu'à l'endroit qu'on appelle la porte des Francs, et où se trouvent encore aujourd'hui des statues mutilées. C'est là qu'il s'assit. Il tenait à la main une baguette et dessinait sur le sable des plans de la cathédrale, puis les effaçait, puis recommençait à en dessiner d'autres. Le soleil allait bientôt se coucher, les eaux du Rhin réfléchissaient ses derniers rayons. " Ah ! disait l'artiste, en regardant ce coucher de soleil, une cathédrale dont les tours élancées vers le ciel garderaient encore l'éclat du jour, quand le fleuve et la ville seraient déjà dans la nuit, ah ! cela serait beau ! " Et il recommençait ses dessins sur le sable.

Non loin de lui était assis un vieillard qui semblait l'observer avec attention. Une fois l'artiste ayant cru trouver le plan qu'il cherchait s'étant écrié : " Oui, c'est cela ! " Le vieillard murmura tout bas : — Oui, c'est cela c'est la ! cathédrale de Strasbourg ! Il avait raison. L'artiste s'était cru inspiré, il n'avait eu que de la mémoire. Il effaça donc ce plan et se mit à en dessiner d'autres. Chaque fois qu'il se trouvait content, chaque fois qu'il avait fait un plan qui semblait répondre à son idée, le vieillard murmurait, en ricanant : — Mayence, Amiens, ou quelque autre ville fameuse par sa cathédrale, et l'artiste reconnaissait avec dépit que ses inspirations n'étaient que des souvenirs.

Parbleu, mon maître, s'écria l'artiste, fatigué de ces ricanements, vous qui savez si bien blâmer, je voudrais vous voir à l'œuvre !

Le vieillard ne répondit rien, et se contenta de ricaner encore ; cela piqua l'artiste.

— Voyons ! essayez donc ! et il lui présentait la baguette qu'il avait à la main.

Le vieillard le regarda d'une façon singulière ; puis prenant la baguette, il commença à tracer sur le sable quelques lignes, mais cela avec un tel air d'intelligence et de profond savoir, que l'artiste s'écria aussitôt :

— Oh ! je vois que vous connaissez votre art ! — Etes-vous de Cologne ?

— Non, répondit sèchement le vieillard. Et il rendait la baguette à l'artiste.

— Pourquoi ne continuez-vous pas ! dit celui-ci ; de grâce, achevez.

— Non, vous ne prendriez mon plan de cathédrale, et vous en auriez tout l'honneur.

— Ecoute, vieillard, nous sommes seuls (et de fait le rivage en ce moment était désert, la nuit devenait de plus en plus sombre), je te donne dix écus d'or si tu veux achever ce plan devant moi.

— Dix écus d'or ! à moi ! Et le vieillard, en disant ces mots, tira de dessous son manteau une bourse énorme qu'il fit sauter en l'air : au bruit qu'elle fit, on vit qu'elle était pleine d'or.

L'artiste s'éloigna de quelques pas ; puis revenant d'un air sombre et agité, il saisit le vieillard par le bras et tirant en même temps son poignard :

— Achève-le, ou tu mourras !

— De la violence ! contre moi ! Et le vieillard, se débarrassant de son adversaire avec une force et une agilité surprenantes, le saisit lui-même à son tour, l'étendit à ses pieds, et levant aussi un poignard :

— Eh bien ! dit-il à l'artiste consterné, eh bien ! maintenant que tu sais que ni l'or ni la violence ne peuvent rien sur moi, ce plan que j'ai ébauché devant toi, tu peux l'avoir, tu peux en retirer l'honneur.

— Comment ! cria l'artiste.

— Engage-moi ton âme pour l'éternité !

L'artiste poussa un grand cri et fit le signe de la croix. Le diable aussitôt disparut.

En reprenant ses sens, l'artiste se trouva étendu sur le sable. Il se releva et revint à son logis, où la vieille femme qui le servait et qui avait été sa nourrice lui demanda pourquoi il revenait si tard. Mais l'artiste ne l'écoutait pas. Elle lui servit à souper ; il ne mangea point. Il se coucha ; ses rêves furent remplis d'apparitions, et dans ces apparitions, toujours se présentaient à sa vue ce vieillard et les lignes admirables du plan qu'il avait commencé de tracer. Cette cathédrale, qui devait surpasser toutes les autres, ce chef-d'œuvre qu'il rêvait, il existait, il y en avait un plan ! Le lendemain, il se mit à dessiner des tours, des portails, des nefs ; rien ne le pouvait satisfaire. Le plan du vieillard, ce plan merveilleux, voilà la seule chose qui puisse le contenter. Il alla à l'église des Saints-Apôtres et essaya des

prières. Vains efforts ! cette église est petite, basse, étroite. Que serait-ce auprès de l'église mystérieuse du vieillard ? Le soir il se retrouva sans savoir comment il était venu, sur le rivage du Rhin. Même silence, même solitude que la veille. Il s'avança jusqu'à la porte des Francs. Le vieillard était debout, tenant à la main une baguette, avec laquelle il semblait dessiner sur la muraille. Chaque ligne qu'il traçait était un trait de feu, et toutes ces lignes enflammées se croisaient, s'entre-lançaient de mille manières, et pourtant, au milieu de cette confusion apparente, laissaient voir des formes de tours, de clochers et d'aiguilles gothiques qui, après avoir brillé un instant, s'effaçaient dans l'obscurité. Parfois ces lignes ardentes semblaient s'arranger pour faire un plan régulier, parfois l'artiste croyait qu'il allait voir resplendir le plan de la cathédrale merveilleuse ; mais tout à coup l'image se troublait, sans que l'œil pût rien y reconnaître.

— Eh bien ! veux-tu mon plan ? dit le vieillard.

L'artiste soupira profondément.

— Le veux-tu ? Et, en disant ces mots, il dessina sur la muraille l'image d'un portail, qu'il effaça aussitôt.

— Je ferai ce que tu veux, dit l'artiste, hors de lui.

— A demain donc, à minuit !

Le lendemain l'artiste se réveilla, l'esprit vif et joyeux. Il avait tout oublié, excepté qu'il allait voir enfin le plan de cette cathédrale invisible qu'il rêvait depuis longtemps. Il se mit à sa fenêtre ; il faisait le plus beau temps du monde. Le Rhin s'étendait en forme de croissant, avec ses eaux qui brillaient aux rayons du soleil, et sur ses bords Cologne semblait descendre et glisser doucement sur le rivage, et du rivage dans les flots où se baignait le pied de ses remparts.

— Voyons, se disait l'artiste, où placeraï-je ma cathédrale ? Et il cherchait des yeux quelque endroit convenable. Comme il était ainsi occupé de ces pensées d'orgueil et de joie, il vit sa vieille nourrice sortir de la maison ; elle était vêtue de noir.

— Où vas-tu donc, ma bonne ? cria l'artiste, où vas-tu donc ainsi vêtue de noir ?

— Je vais aux Saints-Apôtres, à une messe de délivrance pour une âme du Purgatoire. Et elle s'éloigna.

Une messe de délivrance ! Et aussitôt, fermant sa fenêtre et se jetant sur son lit, fondant en larmes : " Une messe de délivrance ! mais moi, il n'y aura ni messe ni prière qui, puisse me délivrer ! Damné ! damné à jamais ! damné parce que je l'ai voulu ! " C'est dans cet état que le trouva sa nourrice quand elle revint de l'église. Elle lui demanda ce qu'il avait, et comme d'abord il ne lui répondait pas, elle se mit à le prier avec tant de larmes que l'artiste, ne pouvant lui résister, lui raconta ce qu'il avait promis.

La pauvre femme resta immobile à ce récit.

Vendre son âme au démon ! Cela était-il possible ? Il ne se souvenait donc plus des promesses de son baptême et des prières qu'elle lui avait enseignées autrefois ? Il fallait aller de suite se confesser.

L'artiste sanglottait. Tantôt l'image de la cathédrale merveilleuse, passant devant ses yeux, fascinait son esprit, et tantôt l'idée de sa damnation éternelle se réveillait si vive et si poignante, qu'il tressaillait sur son lit. Sa nourrice ne sachant que faire, résolut d'aller consulter son confesseur. Elle lui conta l'affaire. Le prêtre se mit à réfléchir.

— Une cathédrale qui ferait de Cologne la merveille de l'Allemagne et de la France !

— Mais, mon père.....

— Une cathédrale où l'on viendrait de tous côtés en pèlerinage !

Après avoir bien pensé et bien médité :

Ma bonne, dit le prêtre en lui donnant un reliquaire d'argent, voici une relique des onze mille vierges. Donnez-la à votre maître ; qu'il la prenne avec lui en allant à son rendez-vous. Qu'il tâche d'enlever au Diable le plan de sa merveilleuse église avant d'avoir signé aucun engagement, puis, qu'il montre cette relique.

Il était onze heures et demie quand l'artiste quitta sa demeure, laissant sa nourrice en prières et lui-même ayant prié pendant une bonne partie de la soirée. Il avait sous son manteau la relique qui devait lui servir de sauvegarde. Il trouva le Diable à l'endroit convenu. Ce soir-là il n'avait pas pris de déguisement.

— Ne crains rien, dit-il à l'architecte qui tremblait : ne crains rien et approche. (L'architecte approcha.) Voilà le

plan de la cathédrale, et voilà l'engagement que tu dois signer.

L'artiste sentit que c'était de ce moment que dépendait son salut. Il fit une prière mentale, en se recommandant à Dieu, puis saisissant d'une main le plan merveilleux, et de l'autre tenant la sainte relique :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, s'écria-t-il, et par la vertu de cette sainte relique, Satan, retire-toi !

Et en disant ces mots, il redoublait ses signes de croix.

Le diable resta un moment immobile.

— C'est un prêtre qui t'a conseillé, dit-il à l'artiste.

Il demeura encore quelques instants, semblant chercher s'il ne pourrait reprendre son plan ou se jeter sur l'artiste pour le frapper de mort. Mais celui-ci se tenait sur ses gardes, tenant le plan sur sa poitrine et se couvrant de la sainte relique comme d'un bouclier.

— Je suis vaincu ! cria Satan, mais je saurai me venger malgré tes prêtres et tes reliques. Cette église que tu m'as volée, elle ne s'achèvera pas. Et quant à toi, j'effacerai ton nom de la mémoire des hommes. Tu ne seras point damné, architecte de la cathédrale de Cologne, mais tu seras oublié et inconnu. Et à ces mots le diable disparut.

Ces dernières paroles avaient fait une singulière impression sur l'artiste. Oublié et inconnu ! Il revint chez lui, triste, quoique maître du plan merveilleux. Cependant il fit dire, le lendemain, une messe d'action de grâces. Ensuite on commença les travaux de la cathédrale. L'artiste, en la voyant chaque jour s'élever davantage, espérait que les prédictions du démon seraient vaines, et quant à son nom, il se promettait de le faire graver sur une plaque de cuivre scellée dans le portail. Vaine espérance ! Bientôt les dissensions entre l'archevêque et les bourgeois de Cologne, interrompirent les travaux. L'artiste mourut subitement, et avec des circonstances qui firent croire que le diable avait hâté sa mort. Depuis ce temps, c'est en vain qu'on a essayé à diverses reprises d'achever la cathédrale de Cologne, et c'est en vain que les savants de l'Allemagne ont fait des recherches pour découvrir le nom de l'architecte. La cathédrale reste imparfaite et le nom reste inconnu.

Le gouvernement prussien, depuis quelques années, fait travailler à cette église ; mais je ne crois pas qu'il leve le sort attaché à sa construction. Il y a une puissance mystérieuse qui empêche qu'elle soit jamais achevée, une puissance aussi grande que le diable ; il faudrait je ne sais combien de millions pour achever la cathédrale de Cologne. Voilà ce qui confirme d'une manière irrévocable la malédiction du démon.

SAINT-MARC GIRARDIN,

De l'Académie Française.

Education.

LEON XIII

ET LES

Frères des Ecoles Chrétiennes.



SAINTETÉ a adressé au frère Irlide, Supérieur général des frères des écoles chrétiennes, le bref suivant, en réponse à la lettre de félicitations qu'il en avait reçu au nom de l'institut :

Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

Les hommages que vous Nous avez offerts au nom de toute la famille religieuse confiée à votre direction, Nous ont été d'autant plus agréables que, partout où vous travaillez à élever l'enfance et la jeunesse, vous vous montrez les dignes fils de cet homme vénérable qui se plaisait à se nommer publiquement *prêtre romain*, au moment où l'hérésie du jansénisme se propageait, et qui vous a légué et fortement recommandé la filiale vénération et l'amour qu'il avait lui-même pour le Siège apostolique.

Et comme l'application que vous montrez à pénétrer profondément le jeune âge des principes de notre sainte religion, en même temps que vous lui apprenez les éléments des sciences et des arts, au grand profit de la Société, fait souhaiter aux évêques les secours de votre ministère, de même cela excite puissamment notre bienveillance pour vous.

Mais, plus vous êtes étroitement unis

aux premiers pasteurs de l'Eglise et à ce siège du Pontificat suprême, plus vous travaillez activement et utilement à former les cœurs à l'amour de la religion et des bonnes mœurs, plus aussi vous deviendrez nécessairement odieux à ceux dont tous les efforts tendent à dissoudre l'unité de l'Eglise, à corrompre radicalement les peuples, et à exclure Dieu des affaires humaines; c'est pourquoi vous devez expérimenter la vérité de cet oracle de Jésus-Christ. Vous serez haïs de tous à cause de mon nom.

Aussi, lorsque vous avez à supporter des mépris et des vexations, et que vous apercevez comme imminentes des calamités encore plus grandes, gardez-vous de craindre et de vous décourager, mais, au contraire, rejouissez-vous d'être trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

Marchant donc sur les traces de Celui qui, pour le salut des âmes, a bien voulu être calomnié, outragé, crucifié et souffrir la mort, employez avec plus de soin vos forces et vos talents à retirer l'enfance et la jeunesse des pièges de la corruption et de l'incrédulité, et à préparer ainsi une nouvelle génération qui restaure l'ordre depuis longtemps détruit.

Souffrant des persécutions pour la justice, vous serez bienheureux; car, par ce moyen, vous aurez très bien mérité de l'Eglise et de la société civile, et c'est ainsi que le souvenir de votre zèle et de votre constance restera en bénédiction.

Tels sont nos vœux pour vous, et c'est pour cela que nous demandons à Dieu, pour votre Congrégation, tous les secours célestes nécessaires et opportuns, pendant que, comme présage de ces biens et gage de notre paternelle bienveillance, Nous donnons très-affectueusement la bénédiction apostolique à vous cher fils, et à toute la congrégation que vous gouvernez.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 14 mars 1878, première année de notre pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

ORPHELINS.

Pauvres petits enfants demandez sans cesse,
A votre père en deuil, ce que c'est que la mort,
Et pourquoi vos berceaux s'éveillent sans caresse,
Et quand donc finira le sommeil qu'on y dort?.....
La mort qui vous sovra vous fait la vie amère:
Votre lait s'est tari, comme à ce pauvre agneau
Qu'un pasteur vigilant, sépare de sa mère
Pour lui faire brouter l'herbe avec le troupeau.....
Vous n'avez qu'une vague et lointaine mémoire
De tout ce qu'au matin la vie a de plus doux,
Et l'amour maternel ne sera qu'une histoire
Qu'un père vous dira, seul et pleurant sur vous.

(Le Livre des Affligés.)

Archéologie.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE

DU

SAINT-SÉPULCRE,

A

JERUSALEM.



EST avec un juste sentiment de piété que les chrétiens entreprennent des pèlerinages vers un grand nombre de lieux rendus vénérables par la présence des saints, ou célèbres par les miracles qui s'y sont accomplis : ils font ainsi actes de foi, en rendant témoignage à Dieu et à ceux qu'il a particulièrement comblés de ses grâces. En tête des pèlerinages où nous appelent de précieux souvenirs, il est juste de placer les pèlerinages de Rome et de la Terre sainte.

A Rome, le pèlerin voit le catholicisme vivant. Rome c'est la vie de l'Eglise, écrite par des monuments sur la cendre de ses héros. L'Eglise naissante et douloureuse est dans les catacombes et le Colysée : les Catacombes, où elle germe et prit racine dans l'obscurité avant de monter au soleil ; le Colysée, où son sang coula comme un fleuve fécondant pour engendrer par le martyre ces générations qui devaient répandre en tous lieux la vérité et la civilisation. Après s'être agenouillé au fond de la prison Mamertine, qui fut le berceau de la papauté, après avoir baisé la chaire de Pierre qui a porté la liberté au monde, le pèlerin monte, en rendant grâces à Dieu, à cette magnifique basilique, image éblouissante de l'Eglise triomphante, où tous les peuples ont apporté leurs richesses, leur travail, leur génie, leur foi, et, voyant toutes les grandeurs soumises à la croix qui domine, il s'écrie : *Le Christ commande, il est vainqueur.*

Dans le pèlerinage de la Terre sainte, ce n'est plus l'image des luttes de l'Eglise, c'est l'histoire de l'humanité tout entière gravée d'une manière indélébile sur toute l'étendue de la contrée,

sur la poussière de ses chemins, au bord de ses lacs, dans les plus secrets abîmes de ses mers, sur les monts qui ont vu la face et senti le souffle de l'Éternel.

La tombe du premier homme est au pied du Calvaire. Ici la tour de Babel surgit des sables qui l'assiégent comme un vieux témoin qui confond l'orgueil humain. Abraham, Isaac l'homme du foyer, Jacob le type des pèlerins des anciens jours, ont adoré le même Dieu que nous sous ce ciel resplendissant, où, sur la parole de Dieu, ils comptaient leur postérité.

En regardant l'Égypte, on aperçoit les pyramides où dorment les Pharaons, pendant que les Hébreux délivrés leur survivent.

En regardant l'Arabie, on voit le Sinaï. Quand l'âme se recueille dans la Palestine, la Palestine nous dit qu'elle fut le théâtre d'un événement qui se châtie toujours sans s'expier jamais. Une émotion inexprimable nous dit aussi que la Terre Sainte est mille fois supérieure à la terre promise, car elle porte l'empreinte ineffaçable du Dieu vivant et trois fois saint fait homme, et elle a été consacrée par sa naissance, sa vie, sa mort, sa passion et sa résurrection.

Sans doute, nous ne pouvons tous faire le pèlerinage de Jérusalem, mais quand l'église solennise les grands jours de la Passion de Notre-Seigneur, en écoutant le récit des lèvres sacerdotales et en baisant la croix couchée sur ses autels, nous pouvons en esprit faire cet utile pèlerinage.

POUR RIRE.

Une vieille dame était en visite chez une de ses amies dont la petite fille pleurait.

— Fi ! que c'est vilain de pleurer ainsi, dit la mère.

— Ah ! oui, c'est bien vilain, ajouta la dame ; c'est cela qui, plus tard, rend les petites filles laides.

L'enfant au milieu de ses larmes :

— Vous avez donc beaucoup pleuré ? vous !

— Un maître à son domestique ivre-mort :

— Mais, malheureux, si on te ramassait dans cet état dans la rue ?

— Oh ! j'ai toujours une carte de monsieur sur moi !

Collaboration.

CELEBRATION

DU

25^e ANNIVERSAIRE

DE LA

Fondation de l'Institut Canadien-Français
d'Ottawa.

(Suite.)

Notes Historiques sur l'Institut.

1852-1877.

Cette partie de l'histoire de la vallée de l'Ottawa, dont nous avons à dire un mot, s'ouvre avec le siècle.

En 1800, Philémon Wright explora la rivière et choisit le site de Hull pour y fonder un établissement. Six années plus tard, le premier train de bois sortait de la Gatineau, en route vers Québec. De Montréal à Hull il n'y avait pas d'habitant de race blanche.

En 1815, aussitôt après la bataille de Waterloo qui rendit la paix au monde, il se fit en Angleterre un appel à ceux qui pouvaient être tentés de s'établir au Canada. Deux ans après, quelques centaines de soldats licenciés et un bon nombre d'Écossais, reçurent des octrois de terre dans le voisinage de Perth principalement, à cinquante milles d'Ottawa. Les soldats se découragèrent, pour la plupart, et quittèrent le pays. Les Écossais continuèrent à immigrer malgré tout, jusque vers 1825, et se rapprochèrent du lieu où est aujourd'hui la capitale fédérale.

C'est en 1819 que le duc de Richmond, gouverneur-général, visitant la province, mourut subitement sur les bords de l'Ottawa. Il a laissé son nom à la route Richmond qui sort de la ville.

Le premier bateau à vapeur qui remonta la rivière jusqu'à la chute des Rideaux (1822), portait les ingénieurs royaux, destinés à l'exploration d'une partie de cette contrée, en vue d'y améliorer les voies d'eau navigables.

Il n'y avait encore aucune habitation sur le site de la ville, entre les chutes du Rideau et celle de la Chaudière.

En 1823, les ingénieurs de trois détachements différents (l'Original, les

Rideaux, Pembroke), ayant fait rapport, le duc de Wellington adopta le tracé de la rivière Rideau pour le canal militaire destiné à relier l'Ottawa à Kingston, en évitant la ligne frontière du St. Laurent.

Le colonel By, des ingénieurs royaux, nommé, en 1826, pour faire exécuter les ouvrages en question, pénétra dans cette contrée encore presque déserte, et dès le printemps de 1827, il commença ses opérations pour asseoir les écluses que l'on voit au pied du Parlement. Le 16 août, Franklin, le célèbre voyageur, passant sur les lieux, posa la pierre angulaire. Le 1er octobre, lord Dalhousie, gouverneur-général, fit une inspection des travaux et des localités environnantes. Les habitants de Hull lui présentèrent une Adresse.

Wright avait prétendu que Hull, ou "la place des Rideaux" (Ottawa) deviendrait un grand centre, même que le siège du gouvernement canadien y serait transporté un jour. La construction du canal fortifiait cette espérance. De 1828 à 1831, l'arpenteur Joseph Bouchette et un écrivain anglais, De Vigne, s'étant rendu compte par eux-mêmes de la situation, épousèrent l'idée. Le colonel By y croyait fermement. En attendant il donna son nom à la nouvelle ville : *Bytown*.

Le canal fut terminé en 1831. De suite on traça les rues larges et droites que nous connaissons. L'année suivante il y avait cent cinquante maisons lorsque la chapelle catholique fut construite et qu'un prêtre vint y résider.

De 1827 à 1840, et même plus tard, la ville se développa, mais l'intolérance envers nos compatriotes fut poussée jusqu'aux dernières limites. Malgré cela, ils s'établirent dans le quartier appelé la basse-ville et s'y maintinrent, augmentant leur nombre d'année en année.

En 1841, commença l'érection d'une église qui est la cathédrale actuelle.

A l'union des provinces (1841) Bytown envoya pour la première fois un député au parlement.

Lord Sydenham, gouverneur-général, insistait alors pour que l'on fixât la capitale à Bytown, l'éloignant par-là des grands lacs et du St. Laurent qui forment partout la frontière du Haut Canada. Le plan ne réussit pas pour le moment.

Du reste, la ville traversait une phase

qui marque son histoire d'une page honteuse. Des bandits, la plupart fraîchement arrivés d'Europe, inspirés par le fanatisme et l'indiscipline, s'acharnaient à poursuivre les Canadiens (1) et à les assassiner partout où ils en trouvaient l'occasion. Les *Chêneurs*, comme on les appelait, faisaient de la ville et des environs un véritable coupe-gorge. La seule idée d'y transporter le gouvernement souleva dans les deux provinces un cri de réprobation bien mérité.

Néanmoins, les Canadiens finirent par se mettre sur la défensive, puis ils prirent l'offensive et les choses changèrent de face. En 1845, lorsque les Sœurs-Grises crurent devoir entreprendre leur établissement et se montrer dans les rues de Bytown, les *Chêneurs* avaient manifestement le dessous.

L'année suivante, la ville renfermait 7,000 âmes. Mais la crise du commerce de bois qui suivit de près, dispersa une partie de sa population. En 1847, elle n'avait plus que 5,000 âmes lorsqu'elle fut incorporée. Le commerce de bois ayant repris vigueur, on y voit, en 1850, 6,000 âmes, à part une garnison de soixante-quatre soldats.

En 1848, Mgr. Guigues avait été nommé évêque.

Une nouvelle crise approchait pour les Canadiens. Le bill de 1849, destiné à indemniser les personnes qui avaient souffert de pertes de propriétés durant les troubles de 1837-38, excita les passions des ennemis du nom canadien. A Bytown il eut un grand retentissement. Les deux partis se retrouvèrent en présence. Il s'en suivit une bataille rangée, sur la place du marché By, entre les *Chêneurs* et les Canadiens, qui est connue sous le nom de "bataille des pierres" ou *Stoney Monday*, et dans laquelle nos compatriotes remportèrent la palme. Ce fut le dernier conflit de cette nature; il ouvrit une ère nouvelle dont les présentes notes nous donneront un aperçu.

Les Canadiens profitèrent habilement de ce retour de fortune. Ils formaient le tiers de la population. En s'organisant, ils pouvaient devenir le groupe le plus compacte et le plus difficile à entamer, car il y avait chez eux

(1) Ce nom, qui fut toujours le nôtre, et qui, il y a trente ans, était en horreur à tout "loyal sujet"—expression chère à ceux qui en abusent—a été transformé récemment en *Canadiens-Français*.

unité de religion, de langue et de traditions, ce que leurs adversaires ni aucun des autres groupes ne possédaient à un degré important.

La Société St. Jean-Baptiste fut la première née. On vit, avec surprise, parader un corps canadien, bannières au vent, musique en tête, dans ces mêmes rues où, quelques années auparavant, il était dangereux de prononcer une parole française.

Vers ce temps, les citoyens de langue anglaise établirent, de concert avec les Canadiens, un cabinet de lecture. Les charges d'officiers furent d'abord partagées d'une manière plus ou moins égale entre les deux origines, mais survint une élection où tous les nôtres furent éliminés, sous le prétexte ouvert que nous étions incapables de nous élever à la hauteur d'une organisation de ce genre. Étrange insulte qui nous a été lancée dans les parlements et dans les livres et à laquelle nous avons toujours répondu par des faits qui écrasent nos détracteurs. Tirez les premiers, messieurs, l'histoire est là qui vous riposte.

Dans la circonstance ci-dessus, M. J. B. Turgeon se retira avec ses amis, promettant de faire voir que les Canadiens pouvaient marcher seuls et qu'ils ne s'en tiendraient pas à une simple salle de lecture—ce qui est arrivé comme il le prédissait.

Peu de temps après, à la fête de la St. Jean-Baptiste, 1852, fut émis le projet de fonder un Institut littéraire.

Les esprits y étaient préparés. On entendait beaucoup parler des conférences qui se donnaient dans le Bas-Canada, surtout à l'Institut Canadien de Montréal, alors dans toute sa gloire. Un cercle littéraire existait aux Trois-Rivières depuis 1844, un Institut à Québec depuis 1848. Ottawa possédait un club dramatique (anglais) fondé en 1850 par notre excellent greffier, W. P. Lett, qui a beaucoup écrit sur les premiers temps de cette ville.

La construction du collège St. Joseph, à l'encoignure des rues Sussex et de l'Eglise, (développement de l'ancien collège) en 1851, faisait espérer que, grâce à l'instruction devenue plus générale, on compléterait une solide association littéraire qui suivrait le mouvement imprimé au Bas-Canada.

L'Institut proposé devait être, d'ailleurs, un lieu de réunion pour nos com-

patriotes: avant tout, on voulait y cultiver le sentiment Canadien—le vrai sentiment national, connu parmi nous depuis plus de deux siècles, mais qui, en 1852, était encore ignoré des personnes des autres origines qui plus tard ont cru l'avoir inventé.

L'Idée est parmi nous une puissante mère
Qui dicte à ses enfants la leçon du devoir.
Où le vulgaire passe et ne voit que chimère,
Elle dévoile un fait, une aurore, un espoir.

L'esprit des fondateurs est un bien; c'est le nôtre.
Heureux celui qui l'a, qui l'applique au pays!
Il ouvre une carrière, il se consacre apôtre,
Préparant l'avenir qui luira pour ses fils.

Depuis le jour célèbre où, franchissant les ondes,
Cartier vint proclamer ici le nom français,
Nous avons vu changer la face des deux mondes.
Mais notre dévouement a fait tous nos succès.

Il nous a fallu naître au milieu des alarmes,
Affronter la tempête, ignorer le repos,
Subir la trahison, vivre au fracas des armes,
Et de la gloire, enfin, n'avoir que les travaux.

Durant ce long espace où tout se renouvelle,
Rien n'altère chez nous les antiques vertus.
Pour les cœurs généreux la patrie est si belle
Qu'ils regrettent toujours de ne pas faire plus.

Miracle permanent! hier, aujourd'hui même,
Demain, et par la suite, en dépit des autans,
Le Canadien cultive avec un soin extrême
La fleur patriotique à l'éternel printemps.

Il est né fondateur, ô! filles de Mémoire!
Mais travailleur obscur qui tombe sans fléchir.
Lorsque son œuvre éclate au grand jour de l'histoire
On a, le plus souvent, perdu son souvenir. [toire

Sans l'incendie de 1862, qui a fait périr les plus anciens registres et papiers de l'Institut, il serait facile de constater exactement les noms des premiers officiers et la date de leurs nominations successives. Néanmoins, la tradition, encore vivace, vient à notre secours.

M. J. B. Turgeon, l'homme le plus énergique de cette époque parmi nos compatriotes de Bytown et le plus en vue, avait, comme il vient d'être dit, levé le drapeau en faveur de la création d'un cercle littéraire; il travailla, tant dans la séance de la St. Jean-Baptiste qui suivit que dans d'autres occasions, à faire adopter son projet. Tout naturellement, les voix se portèrent en sa faveur; il fut élu président du nouvel institut. C'était au commencement de l'été de 1852.

L'année suivante, M. Turgeon devint

maire de la ville. C'est en cette circonstance, pensons-nous, que le Dr. J. C. Trottier de Beaubien le remplaça à la tête de l'Institut.

La succession des présidents, de 1852 à 1855, est difficile à constater. Nous savons seulement que M. Turgeon reprit la charge après que le Dr. Beaubien l'eut occupée, et que le docteur revint de nouveau à la présidence vers le printemps de 1854. Ce même printemps, M. John Bonassina, qui depuis 1851, était employé au canal Chambly, reçut du gouvernement la commission (28 mars) d'inspecteur des douanes à Bytown et s'établit dans cette ville. Il devint bientôt populaire et fut élu président, vers l'automne, à ce qu'il semble, avec M. Eusèbe Varin pour trésorier. En 1856, la charge de trésorier passa à M. Pierre Marier, citoyen estimé qui, pendant nombre d'années, fut l'un des trois ou quatre piliers de l'Institut.

Les réunions eurent lieu d'abord dans la maison de pompe de la rue Cumberland, entre les rues Clarence et Murray.

Peu après, le Conseil de Ville ayant décidé de transporter ses bureaux et de tenir ses séances dans la salle du marché de la haute ville, l'Institut s'empressa de louer le local laissé vacant dans le marché de la basse ville, ne tarda pas à le décorer, à y attirer le public et, jusqu'en 1856, occupa ce logement, du reste très-convenable.

L'envoyé du Saint-Père, Monseigneur Bedini, visitant la ville en 1853, fut reçu par M. Turgeon, maire, qui n'oublia pas en cette circonstance les attaches qu'il avait avec l'Institut et procura à ce corps l'occasion de témoigner son respect au Nonce Apostolique.

L'humble organisation prenait des forces de jour en jour. Elle entretenait une salle de lecture. Des conférences s'y donnaient fréquemment entremêlées de musique et de chant qui en rehaussaient l'éclat et attiraient un auditoire aussi nombreux que l'on pouvait le désirer dans ces commencements. Déjà, elle laissait loin en arrière sa rivale, la société de langue anglaise dont il a été parlé plus haut, et qui, depuis longtemps, n'existe plus.

(A continuer.)

Variétés.

[Pour le Foyer Domestique.]

ROLE DU FEU DANS L'UNIVERS.

"Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux."

(FÉNÉLON.)



E feu est un des agents les plus actifs qui existent dans la nature. Pour se faire une idée de son importance, que l'on considère que l'intérieur de la terre est un feu liquide et que tous les astres existent à l'état d'incondescence complète ou partielle.

Les effets du feu sont parfois terribles. C'est lui qui ouvre ces béants cratères dont les éruptions jettent l'épouvante et la désolation dans les pays qui les avoisinent; c'est lui qui dévore nos maisons, nos palais et quelquefois nos villes entières dans un immense incendie. C'est lui qui, jaillissant des nuages, vient frapper nos édifices, détruire nos habitations avec tout ce qu'elles contiennent, et frapper de mort les habitants des villes et des campagnes. Mais, à côté de ces épouvantables catastrophes, dont la prudence et le génie de l'homme sont parvenus à neutraliser en partie les funestes conséquences, que ne devons-nous pas à cet élément? C'est à lui que nous devons les climats et les saisons, ainsi que les différentes productions de la terre. L'homme a su l'appliquer à une infinité d'usages, dans lesquels il serait impossible de le remplacer. C'est le feu qui sert à préparer nos aliments; c'est au moyen du feu que le chasseur abat ce gibier qui fait les délices de nos tables; c'est le feu qui, en servant à la production de la vapeur, met en mouvement ces admirables machines, source de gloire et de prospérité pour nos innombrables industries. C'est encore au feu qu'empruntent leur terrible énergie ces épouvantables engins

de guerre que l'homme a inventés pour sa défense et pour sa conservation. Le feu joue dans l'univers un rôle d'une incontestable étendue : il n'est donc pas étonnant que des peuplades ignorantes lui aient voué un culte fervent, et l'histoire de Prométhée ravissant aux immortels le feu qu'ils s'étaient réservé à eux seuls, n'est qu'une ingénieuse fiction, par laquelle les Grecs ont voulu nous faire comprendre son importance et son utilité. Reconnaissons donc la toute-puissance du feu, prévenons les désastreux effets qu'il pourrait avoir, et jouissons de son heureuse influence sur la nature et sur l'humanité toute entière.

J. C. P.....

LA FEMME.

—
ENFANT.



« ! les femmes ! les femmes ! quel embarras pour les hommes ! Telle est l'exclamation assez souvent de certains hommes. Heureusement que ce sont généralement des vieux garçons qui parlent ainsi.

Ecoutez bien la réponse que fit un jour une dame intelligente à un vieux garçon qui n'ouvrait la bouche que pour dire des choses blessantes à l'adresse des femmes.

La femme, prudente, disait-elle, et qui s'adonne au bien, vaut cent fois plus qu'un homme..... Ce que femme veut Dieu le veut..... La femme est l'ange gardien de la famille ; la joie de l'homme et la consolation de tous ceux qui l'entourent. Dès l'enfance, comme elle sait prodiguer ses tendres baisers aux auteurs de ses jours. S'il arrive que le père entre dans sa famille avec une figure assombrie par des embarras du dehors, de suite elle s'élanche sur ses genoux, le couvre de tendres baisers, en lui disant : mon cher papa ! Oh ! sois gai ! fais disparaître ces signes qui marquent sur ton front la douleur. Et ce père aimant sent aussitôt renaître la joie et le bonheur dans son cœur.

JEUNE FILLE.

Rendue à l'âge des illusions, à ce bel âge de rêves charmants et suaves, que la femme est belle et combien elle est tendre. Sa sensibilité se développe avec l'âge et son cœur, rempli des douces aspirations qui découlent de ses tendres rêveries sent naître en lui une nouvelle flamme. Elle ignore ce que sa destinée lui réserve et sans se soucier des chagrins qui, hélas ! peut-être l'attendent, dès qu'elle aura franchi le seuil de cette nouvelle vie vers laquelle elle s'élanche dans les secrètes pensées de son âme, elle se laisse bercer par les espérances les plus brillantes. En elle, elle reçoit l'impulsion d'un nouveau sentiment qui la rend plus forte et plus persévérante, elle qui n'a jamais pensé qu'à la joie du présent. La Providence veut-elle que cette jeune fille rencontre un amant fidèle et dévoué. Oh ! alors, la faiblesse de son sexe se transforme en une puissance irrésistible. Elle aime... et dans ce mot seul, elle confond toutes ses pensées, tous ses désirs. Rien ne peut lui faire abandonner celui qui, dans un moment d'indiscrétion charmante, lui a fait l'aveu de l'amour qu'il lui porte. Au jour béni où ses vœux les plus ardents seront exaucés, elle ira aux pieds des autels, se donner entièrement à celui qui possède son cœur, et courageusement, sans faiblesse comme sans crainte, elle scellera avec amour ces liens indissolubles qui l'uniront toute sa vie à celui qu'elle adore.

—
ÉPOUSE.

La femme, comme épouse, est une perle précieuse qu'un mari conserve comme ses yeux. Elle s'étudie sans cesse à causer d'agréables surprises à celui qui s'est fait son protecteur et son soutien. A la plus légère indisposition de celui qu'elle adore, vous la voyez courir en tout sens pour lui prodiguer les soins les plus expressés et les plus délicats. De tendre épouse elle se transforme en médecin habile et intelligent. Aussi cet heureux mari revient vite à la santé.

—
MÈRE.

Comme mère, la femme est encore plus sublime. Que de sacrifices ne

s'impose-t-elle pas pour élever chrétiennement ses enfants. Rien ne lui coûte. L'amour maternel chez elle ne se dément jamais. On a vu des mères préférer souffrir de la faim et mourir même afin de donner à ses enfants la nourriture qu'elle se refusait pour sustenter ceux qu'elle aimait tant et qu'elle voulait sauver de la mort.

En un mot, la bonne mère est la digne fille de Marie, qui a tant aimée Jésus et le genre humain : de cet amour sans borne qui se perpétuera sans cesse.

GRAND'MAMAN.

La femme, comme grand'maman, malgré les années qui la courbent vers la tombe, est encore sublime dans le rôle qu'elle remplit au sein de sa nombreuse famille. Sa chevelure blanchie par l'âge, son expérience de toutes les différentes phases de la vie qu'elle a traversée la rendent digne du plus grand respect de tous ceux qui l'entourent. Elle se sent renaître à la vie en berçant ses petits-enfants, tout en redisant, de sa voix chevrotante, une de ses bonnes vieilles romances, qui lui rappellent de délicieux souvenirs.

Qu'il est beau d'entendre à la veillée une grand'maman, entourée de tous ses enfants et petits-enfants, raconter une de ces bonnes vieilles légendes qui intéressent vivement tous ses auditeurs. Il faut voir quel silence religieux règne alors au milieu de la famille.

La présence d'une grand'maman au sein d'une famille est toujours accompagnée d'un bonheur céleste.

Heureuse la famille qui possède ce bonheur.

J. N. DUQUET.

Pensees.

Celui qui s'accorde tout ce qui est permis est bien près de ce qui est défendu.

ST. AUGUSTIN.

La jalousie est l'ennemie la plus terrible de la charité ; mais la mère de la jalousie, c'est l'orgueil.

ST. AUGUSTIN.

Si vous voulez me corriger de mes fautes, reprenez-moi en face ; mais n'allez pas me mordre à la dérobée.

ST. JÉRÔME.

Nécrologie.

Madame Thomas Lapointe.



À la ville de Terrebonne est décédée, le 10 septembre dernier, Madame Angèle Desjardins, épouse de Thomas Lapointe, écrivain, à l'âge de 47 ans.

Épouse accomplie, amie sincère et dévouée, femme forte, d'une piété bien entendue, d'une foi vive, d'une charité exemplaire, Mme. Lapointe a parfaitement rempli sa carrière, et sa vie, modèle en tous genres à suivre, restera imprimée en traits impérissables dans chacune de ses œuvres de bienfaisance et se gravera aussi en un immortel souvenir dans le cœur des siens, de son vieux père—objet de sa constante sollicitude—et des membres de la famille de son mari, qu'elle a aimés et protégés comme ses enfants adoptifs.

Pleine de zèle et de compassion pour les malades et les pauvres, elle aimait en toute circonstance à se dépenser elle-même et à distribuer en aumônes le contingent de ses ingénieuses économies, pour rendre service aux uns et soulager les autres, ne sachant épargner ni ses soins ni son industrie plus que sa bourse, ses peines et ses veilles, remplissant ainsi de tout cœur la mission admirable et sublime du dévouement et de l'abnégation d'une amie, d'une sœur et d'une mère de charité.

Ses obsèques ont eu lieu à Terrebonne, le vendredi suivant, sur les 9^h heures, avec une pompe funéraire de premier ordre, relevée par l'imposant aspect d'un magnifique corbillard expressément mandé de Montréal pour transporter le corps avec tout le décorum possible depuis l'église au cimetière. Et sur la bière en fonte, portant l'inscription du nom de famille et d'alliance, de même que l'âge et le décès de la défunte gravés sur plaque d'argent, reposaient une croix et une couronne éternelles, délicatement et artistement faites pour la circonstance par des mains amies.

Puisse ce mémorial nécrologique être accueilli par la famille profondément

affligée, à titre de consolation et comme un adoucissement à l'amertume de ses pleurs, ainsi que le tribut d'hommage et de respect publiquement rendu à la mémoire de la regrettée défunte, au jour solennel des funérailles, avec les derniers devoirs de la religion et de l'amitié!!

Nous regrettons que l'abondance des matières ne nous ait pas permis de publier en entier l'article nécrologique qui a paru dans les journaux de Montréal, dû à la plume d'un ami de cet famille éplorée.

Messire Thos. Caron, V. G.

Le très révérend Messire Thos. CARON, vicaire-général de Mgr. l'Evêque des Trois-Rivières, est décédé au Séminaire de Nicolet, le 24 septembre.

Entré au Séminaire de Nicolet pour y faire son cours classique, le regretté défunt ne l'avait plus quitté, si ce n'est pour accompagner Mgr. Lafleche au concile du Vatican. Elève, professeur, directeur, supérieur, M. Caron a toujours été l'homme qui savait avant tout gagner l'affection de tous les membres de la communauté. Il n'y a pas un des anciens élèves de Nicolet qui ne se rappelle avec attendrissement la joie qu'éprouvait M. Caron quand il rencontrait l'un d'eux. Son cœur était tout entier à Dieu, au Séminaire de Nicolet, à ses élèves anciens et nouveaux.

Ses funérailles ont eu lieu le 17.

R. I. P.

Josef de Ribéra.

Nous sommes forcément contraint de remettre à notre prochaine livraison la publication de l'intéressante esquisse historique sur *Josef de Ribéra*, dû à la plume élégante et féconde de notre actif Collaborateur, M. le comte A. DE VERVINS.

Aux Abonnés.

Nous nous empressons d'offrir nos très vifs remerciements à ceux qui ont répondu si spontanément à notre appel du mois dernier, et nous prions tous ceux qui n'ont pas encore payé l'abonnement de 1878 (\$2.00) de bien vouloir le faire durant le présent mois.

A NOS LECTEURS.

Nous commencerons, le mois prochain, la publication du *Loup Blanc*, par PAUL FÉVAL et de *l'Enfant Maudit*, de RAOUL DE NAVARY.

Le roman historique du *Loup Blanc*, est d'une supériorité incontestable, et le plus grand éloge que nous puissions en faire c'est de dire que Georges, le pauvre petit être abandonné, celui qui devient le héros de cette histoire, est le type le plus beau, le caractère le plus noble, le cœur le plus pur qu'un écrivain puisse jamais présenter au public pour que son héros devienne dès les premières pages l'objet des plus vives sympathies des lecteurs, qui tous, seront émus jusqu'aux larmes au récit des scènes attendrissantes qui sont exposées avec beaucoup de naturel et de sentiment dans cet admirable ouvrage.

Le *Loup Blanc*, de Paul Féval, restera comme le plus beau, le plus dramatique et le plus sentimental roman honnête qui soit sorti de la plume féconde de l'illustre romancier catholique.

Ces deux grandes Etudes historiques qui sont d'un intérêt palpitant, seront suivies par d'autres travaux également importants, entr'autres :

La *Fille du Juif Errant*, par Paul FÉVAL;

Petit Jacques et La Petite Mère, de THOS. DESLYS;

Les Fiancés, de A. MANZONI;

Le Carnaval des Enfants et Les Ouvriers de Londres, de PAUL FÉVAL.

Comme on le voit, le *Foyer Domestique* s'adresse à toutes les classes et à tous les âges, et il présente un choix de lectures variées propres à intéresser aussi bien les élèves des Séminaires et Pensionnats que les personnes qui sont au foyer de la famille.

A cet effet, nous invitons donc tous nos abonnés, indistinctement, à nous obtenir chacun un ou deux abonnés nouveaux, afin de nous aider à réaliser notre projet de publication à bon marché, et surtout à favoriser le but que poursuit le *Foyer Domestique*, qui est de contrôler le débordement des mauvaises publications par la diffusion d'une littérature saine et sévèrement choisie.

Les abonnements partent du premier de chaque mois, mais on peut les faire remonter au 1er janvier de chaque année. Prix de l'abonnement, \$2.00 par an, payable invariablement d'avance.

Bulletin des Annonces.

AGENTS DU FOYER DOMESTIQUE.

Les personnes dont les noms suivent sont autorisées à recevoir le prix de l'abonnement au *Foyer Domestique*. Ceux qui préféreraient adresser directement à l'Administration le prix de l'abonnement, — comme devra le faire tout abonné, là où il n'y a point d'Agent, — des Reçus leur seront transmis par le retour de la malle.

PROVINCE DE QUÉBEC.

VILLES.

Lieu.	Noms des Agents.
Montréal.....	Ignace St. Amour.
Québec.....	J. O. Filteau.
Trois-Rivières.....	Eph. Dufresne.
Rimouski.....	Aph. Couillard.
Lévis.....	Elzéar Bédard.
Sherbrooke.....	L. N. Chartier.
St. Hyacinthe.....	J. de la Broquerie-Taché.
Sorel.....	J. O. Weilbrenner.
St. Jean.....	Jean Bourguignon.

CAMPAGNES

Paroisses.	Noms des Agents.
Hull.....	S. Dumontier.
Pongouit.....	F. X. Valade.
Arthabaskaville.....	Aimé Dion.
Joliette.....	L. Désaulniers.
Sault-au-Récollet.....	J. B. Beauchamp.
St. Anne de la Pocatière.....	G. L'Évêque.
St. Casimir.....	F. X. Gingras.
St. Hugues.....	E. Lafontaine.
St. Henri de Lanzone.....	G. Roy.
St. Eustache.....	Daniël Ethier.
St. Tite.....	J. N. Buist.
St. Scholastique.....	L. C. Leduc.
St. Rose.....	A. E. Léonard.
St. Romuald (Lévis).....	Joseph Fortin.

ÉTATS-UNIS.

Lieu.	Noms des Agents.
Détroit. (Mich).....	Ed. Racicot.
St. Albans. (Vermont).....	Dr. G. Thibault.
Northampton. (Mass).....	A. Ménard.
Putnam. (Conn).....	E. Vinet.

Alexandre Caron,

AGENT D'ASSURANCE

Contre le Feu, les Accidents et sur la Vie.

Se charge de la collection des comptes, ventes de terres, etc., à des taux

TRÈS MODÉRÉS.

S'adresser au Bureau de Poste de la Rivière du Loup (en Haut), Province de Québec.

EN VENTE.

LE

FOYER DOMESTIQUE,

Pour les années 1876 et 1877.
 PRIX.—\$2.00 pour chaque année.

Ed. PHILBERT,

AVOCAT,

Prend toutes poursuites et défenses, Civiles ou Criminelles.

Bureau : 114, Québec, rue St.

Pierre,

Bureau de Jacques Auger, Syndic Officiel.

DOMICILE : No. 10, Rue des Commissaires, St. Roch, Québec.

HEURES DE BUREAU : De 9 A.M. à 5 P.M.

NOUVEAU MAGASIN

DE

Lampes, Vaisselle, Verrerie, Pendue,

HUILE DE CHARBON, Etc.

No. 121 Rue Rideau

SUIVANT L'ENSEIGNE DU TEA POT.

Le Soussigné, J. A. CHEVRIER, s'étant retiré de la Société Leavens, Parson & Chevrier, se propose d'ouvrir un magasin à l'endroit ci-haut mentionné, au premier Mai prochain.

On trouvera toujours à ce magasin un assortiment complet de Lampes, Vaisselle, Verrerie, et d'Huile de Charbon, canadienne et américaine, de première qualité.

Il invite tout le monde en général, surtout le clergé, les couvents et les collèges à lui faire une visite avant d'aller ailleurs.

Il promet à tous pleine et entière satisfaction tant qu'à la qualité et le prix des marchandises.

J. A. CHEVRIER,

121 Rue Rideau.

FACTUMS.

PAMPHLETS

et autres Impressions dans les deux langues, exécutées sous le plus court délai et à prix modérés, aux ateliers du *Foyer Domestique*.



\$10. SAVED!

Buy the IMPROVED

VICTOR

Sewing Machine.

It is so simple in construction and runs so easily that a child can operate it.

It has the straight, self-setting needle, our improved shuttle, with a perfect tension, which does not change as the bobbin becomes exhausted.

All the wearing points are adjustable, and it combines every desirable improvement.

Every Machine is sent out ready for use, after being thoroughly tested.

Notwithstanding the GREAT REDUCTION IN PRICES we continue to use the best material and exercise the greatest care in their manufacture.

VICTOR SEWING MACHINE CO.,

Western Branch Office, 381 West Madison St., Chicago, Ill. PRINCIPAL OFFICE and Manufactories, Middletown, Conn.

Bulletin des Annonces.

Le PORTRAIT de Mgr. CONROY,

Délégué Apostolique en Amérique, est en vente aux Bureaux du *Foyer Domestique*, à raison de \$1.00 par copie, ou \$8.00 par 12 copies.

EN VOIE DE PUBLICATION.

HISTOIRE DES PRINCIPALES INSTITUTIONS CHARITABLES DU CANADA,

Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours

Cet Ouvrage, dont la 1^{ère} Livraison vient de paraître, devra former Cinq Volumes, illustrés de *Portraits, Gravures, Plans, etc.* et sera publié en VINGT LIVRAISONS de 150 pages, chacune, à raison de \$1 par chaque Livraison, les frais de poste compris. Quatre Livraisons formeront un volume d'environ 600 pages.

La 1^{ère} Livraison est maintenant en vente. On prie les personnes désireuses d'encourager cet Ouvrage à acheter de suite cette 1^{ère} Livraison, car le tirage, à l'avenir, sera proportionné au chiffre des Souscripteurs acquis par la vente du Cahier actuellement en vente.

S'adresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU,

Bureaux du *Foyer Domestique*, Ottawa.

NEUVIÈME ANNÉE.

LA GAZETTE DES FAMILLES, PARRAISANT LES 1^{er} et 15 du Mois. \$1 par an.

Revue Religieuse, Littéraire et Agricole.

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Cette REVUE, spécialement destinée aux Familles, paraît les 1^{er} et 15 de chaque mois, par Cahier de DOUZE pages, double colonne, (outre le Couvert destiné aux Annonces) formant à la fin de l'année un magnifique volume de près de 300 pages de matières choisies et propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT.—Canada..... \$1.00 par année, payable d'avance.
Etats-Unis..... 1.10 do do
Europe..... 1.50 do do

On s'abonne chez tous les Maîtres de Poste, et aussi par lettre adressée à Mr. l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

Nous sommes en mesure de le fournir aux nouveaux abonnés tous les numéros parus durant l'année de 1877, à raison de \$1

Imp. du "Foyer Domestique"

On exécute à cette Imprimerie toutes sortes d'impressions de luxe et de goût, avec promptitude et à bas prix.